1174.

THÉATRE FRANÇAIS

PUBLIE

PAR

C. SCHÜTZ.

DIX-SEPTIEME SÉRIE.

VI. LIVRAISON.

TROIS PROVERBES DRAMATIQUES:

LES INTERPRÉTATIONS PAR LECLERCQ.

LE MENDIANT PAR LECLERCQ.

IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE PAR ALFRED DE MUSSET.

BIELEFELD.

VELHAGEN & KLASING.

1869.

TROIS

PROVERBES DRAMATIQUES:

LES INTERPRÉTATIONS PAR LECLERCQ.

LE MENDIANT PAR LECLERCQ.

IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE PAR ALFRED DE MUSSET.

Herausgegeben

und für den Schul- und Selbstunterricht

erläutert von

H. Schütz.

Bielefeld.

Verlag von Velhagen & Klasing.

1869.

Einleitung.

Unter Proverbes dramatiques versteht man eine Art von Komödien, die gewöhnlich nur einaktig sind, und denen irgend ein Sprüchwort als Hauptidee zu Grunde liegt. Diese dramatische Dichtungsart, die gleichsam zur Illustration eines Sprüchwortes dient, war eine Zeit lang in Frankreich sehr beliebt und ist auch jetzt noch nicht ganz aus der Mode gekommen. Die Proverbes eignen sich besonders zur Lektüre, dann aber auch zu Aufführungen in geselligen Cirkeln, da sie in der Regel nur wenige Personen als Acteure erfordern und ohne scenischen Apparat gespielt werden können. Das betreffende Srüchwort ist stets im Titel des Stücks angegeben und kommt dann am Ende desselben wieder vor.

Der Erfinder der Proverbes dramatiques ist Carmontelle (1717—1806), der wegen zweier Talente von verschiedener Natur in den Gesellschaften der Hauptstadt sehr gesucht war. Er malte nämlich in sehr kurzer Zeit sprechend ähnliche Portraits und schrieb mit derselben Leichtigkeit kleine Theaterstücke, die zur Exemplification eines Sprüchworts dienten und daher den Namen Proverbes erhielten. Dieses letztere Talent verschaffte ihm eine Stelle beim Herzog von Orleans, der ihn zu seinem Vorleser und Regisseur seiner Festlichkeiten machte. Nach dem Tode seines Beschützers wurde in Folge der franzö-

sischen Revolution seine Lage eine sehr drückende, und er würde in das bitterste Elend gerathen sein, wenn ihm nicht die Leihbank auf seine Manuscripte eine ziemlich bedeutende Summe vorgeschossen hätte. Die Proverbes Carmontelle's, die in zehn Bändchen und in mehreren Auflagen erschienen sind, zeichnen sich durch treue Darstellung der Charaktere und durch Natürlichkeit der Sprache aus und werden noch jetzt wohl gelesen und zur Aufführung gebracht. Carmontelle's glücklichster Nachahmer war Michel Theodore Leclercq (1777 bis 1851). Sein erster literarischer Versuch war ein mittelmäßiger Roman, den er unter dem Titel Le château de Duncan veröffentlichte. Später verfaßte er eine Anzahl von Proverbes dramatiques, die in zwei Bändchen erschienen und solchen Beifall fanden, daß die Revue de Paris und die Revue des Deux Mondes gleichfalls Stücke dieser Gattung von ihm verlangten. So erschienen denn von 1823—1838 acht bis zehn Bändchen mit Proverbes dramatiques in verschiedenen Ausgaben, von denen die letzte in 8 Bändchen (1834—1838) von den Frères Johannot illustrirt wurde. Die Proverbes Leclercq's zeichnen sich durch eine gewisse Feinheit und Originalität aus und spiegeln getreu die Sitten der Gesellschaft seiner Zeit ab, zu deren Beobachtung ihn seine gesellschaftliche Stellung, namentlich ein ziemlich bedeutendes Vermögen, in Stand setzte. Da ihm bei der Conception und Ausführung seiner Stücke weder die Censur, noch die so häufigen Theatercabalen hindernd in den Weg treten konnten, so sind seine kleinen Komödien stets getreue Spiegelbilder der Situationen aus der wirklichen Gesellschaft, die er zur Darstellung bringen will. Die Sprüchwörtersucht muß übrigens zu Leclercq's Zeit sehr groß gewesen sein, da er selbst ein Proverbe unter dem Titel La manie des proverbes ou Chacun pour soi et Dieu pour tous verfaßt hat.

Auch Alfred de Musset (1810—1857) hat sich mit Glück im Genre der Proverbes versucht, wovon seine kleine Komödie: Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, die wir auf die beiden Proverbes von Leclercq folgen lassen, den Beweis liefert.

Die dramatische Dichtung ist allerdings nicht dieses Dichters Hauptfeld, aber seine kleinen Komödien Les caprices de Marianne, Le Chandelier, Il ne faut jurer de rien u. a. Compositionen, welche an die Shakespear'schen Komödien erinnern, sind Stücke, die von feiner Beobachtung, zartem Gefühl und der lyrischen Phantasie des Verfassers Zeugniß ablegen.

LES

INTERPRÉTATIONS,

PAR

LECLERCQ.

Personnages.

M. LESEC.
M. DUBOURG.
M. ROBERT, ami de M. Dubourg.
MADAME BABYLAS, revendeuse.
LE COMMISSAIRE.
M. GODIVEAU, pâtissier.
ROSE, servante de madame Babylas.
CATHERINE, cuisinière chez M. Dubourg.
JACQUOT, garçon pâtissier, neveu de madame Babylas.

D'un côté du théâtre, on voit la maison de M. Dubourg, de l'autre la boutique de madame Babylas.

La scène se passe dans une rue de Paris.

Scène I.

M. DUBOURG, M. ROBERT.

M. ROBERT. Je vous assure que je suis confus du dérangement que je vous cause; j'aurais fort bien été tout seul à la diligence.

M. DUBOURG. Quel dérangement de se lever à cinq heures du matin, dans le mois de mai, par un temps aussi beau! Vous plaisantez.

M. ROBERT. Je n'oublierai de ma vie la bonne réception que vous m'avez faite, vous, madame Dubourg et votre charmante fille, mademoiselle Annette.

M. DUBOURG. Vous n'êtes pas resté assez longtemps avec nous pour pouvoir aprécier ma femme et ma fille, ce sont des anges, monsieur Robert. Promettez-moi de revenir bientôt, et que vous me donnerez au moins une quinzaine. Le Hâvre[1]) n'est pas si loin.

M. ROBERT. Vous avez quitté le commerce, moi, j'y suis encore. Une absence, quelque courte qu'elle soit[2]), est toujours une absence; vous devez vous le rappeler.

M. DUBOURG. Ma foi! quand on est aussi avancé que vous l'êtes, on peut bien se donner un peu ses

1) Städtenamen, welche den bestimmten Artikel haben, sind außerdem Le Mans, Le Caire oder Caïre (Cairo), la Mecque, la Rochelle und la Haye (der Haag). 2) Wie kurz sie auch sei. Der Concessivsatz wird mit quelque que eingeleitet, wenn er eine Möglichkeit, mit tout que, wenn er eine Wirklichkeit ausdrücken soll.

aises[1]). Puisque me voilà sur pieds de si bonne heure, aussitôt que je vous aurai emballé, j'irai prendre un bain.

M. ROBERT. Sans savoir si cela vous est bon? En province, il y a encore beaucoup de gens qui ne se baigneraient pas sans avoir consulté[2]).

M. DUBOURG. Oh! bien, à Paris, pour un oui, pour un non,[3]) on va se jeter à l'eau; c'est ainsi qu'on parle.

Scène II.

M. DUBOURG, M. ROBERT, MADAME BABYLAS.

(Cette dernière paraît sur le devant de sa boutique avec différents objets qu'elle dispose en étalage, ayant soin de marquer par son jeu la part qu'elle prend à la conversation de MM. Dubourg et Robert, qui ne font pas attention à elle.)

M. ROBERT. L'heure avance. Que je ne vous gêne pas. Faisons-nous nos adieux ici; et, puisque[4]) vous voulez vous jeter à l'eau, ne faites pas une course inutile; allez y de suite.

M. DUBOURG. Je veux vous conduire à la diligence d'abord, et, après, j'irai me jeter à l'eau.

M. ROBERT. Dès qu'on ne peut rien gagner sur vous[5]), à la bonne heure. *(Ils sortent.)*

1) So kann man es ſich wohl bequem, angenehm machen. 2) Ohne einen Arzt zu Rathe gezogen, conſultirt zu haben. 3) Mögen ſie ja oder nein ſagen. 4) Puisque drückt einen als bekannt vorausgeſetzten Grund aus, parceque einen ſolchen, der nicht als bekannt vorausgeſetzt wird. 5) Gagner qc. sur qn. Etwas über Einen vermögen.

Scène III.

MADAME BABYLAS, *seule, continuant ses arrangements avec le plus grand soin.*

Qu'est-ce qu'il a donc, ce monsieur Dubourg? a-t-il perdu la tête? *(Elle passe ses doigts dans la garniture d'une robe pour en relever les plis.)* Il va se jeter à l'eau! *(Elle attache une couronne de fleurs artificielles qu'elle épousette*[1]*) avec un petit plumeau.)* Et cet autre monsieur qui le laisse faire! *(Elle avance un peu sur le théâtre pour juger l'effet de ses étalages, et s'arrête tout à coup en se frappant le front.)* Mais c'est un événement que cela... un très-grand événement! Où diantre ai-je donc l'esprit? *(Elle appelle avec tous les signes du plus violent effroi.)* Rose! Rose!

Scène IV.

MADAME BABYLAS, ROSE.

MAD. BABYLAS, *s'appuyant contre sa boutique comme une personne prête à se trouver mal.* Rose, vite une chaise.

ROSE, *rentrant dans la boutique.* Ah! mon Dieu!

MAD. BABYLAS. Rose, dépêche-toi.

ROSE, *apportant une chaise.* Est-ce que vous vous trouvez mal?

MAD. BABYLAS. Mets la chaise un peu plus au milieu de la rue. *(Elle s'assied.)* Ah! Rose, Rose! quel malheur! *(Elle a l'air de perdre connaissance.)*

1) Epousseter (abstäuben) gehört wie feuilleter und empaqueter zu den Wörtern, welche im Futur und Conditionnel das t vor dem e muet nicht verdoppeln. Im Présent und Impératif haben sie auch wohl einen Accent grave, statt das t zu verdoppeln.

ROSE, *lui frappant dans les mains.* Madame! madame!... Est-ce qu'on l'aurait volée[1])?... C'est peut-être le pâtissier à qui il sera arrivé quelque chose.

MAD. BABYLAS, *ent'rouvrant*[2]) *les yeux.* Passe-t-il du monde?[3])

ROSE. Personne, madame.

MAD. BABYLAS. La boutique de l'épicière est-elle ouverte du moins?

ROSE. Pas encore.

MAD. BABYLAS. Qu'ils deviennent paresseux dans cette maison-là! *(Elle reprend connaissance.)*

ROSE. Si je criais au feu.

MAD. BABYLAS, *d'une voix éteinte.* Rose, tu sais bien,[4]) monsieur Dubourg?...

ROSE. Oui, madame.

MAD. BABYLAS. Pour qui tu voulais me quitter?...

ROSE. Ce n'était qu'à cause des gages qui étaient plus forts.

MAD. BABYLAS. Par l'événement, mon enfant, tu aurais fait une sottise. Ah! juste ciel, un père de famille se noyer!

ROSE, *épouvantée.* Serait-il possible!

MAD. BABYLAS, *un doigt sur la bouche.* Paix! Oui, mon enfant; à l'heure qu'il est, c'est peut-être une affaire faite.[5])

ROSE. Monsieur Dubourg! le mari de madame Dubourg! le père de mademoiselle Annette!.. Comment savez-vous cela, madame?

1) Warum iſt das Partizip verändert? 2) Halb die Augen öffnend. Entre hat in den Wörtern entr'ouïr, entr'ouvrir, entrevoir, u. e. a. den Begriff von „halb, unvollkommen", s'entre den der Gegenſeitigkeit (Reciprocität) und heißt alſo „einander" z. B. s'entre-battre einander ſchlagen, s'entre-chercher, s'entre-déchirer, s'entre-moquer etc. 3) Gehen Leute vorbei? 4) Du kennſt doch? 5) Eine geſchehene Sache.

MAD. BABYLAS. De lui-même, ma fille; de sa propre bouche, mon enfant. Il était là tout à l'heure, avec ce monsieur qui loge chez eux depuis huit jours, qui lui donnait les meilleures raisons du monde pour le calmer; mais il n'écoutait rien. „Laissez-moi, laissez-moi, disait-il, je veux me jeter à l'eau; je n'ai plus de ressource. Si je ne me détruis pas comme cela, je me détruirai autrement; vous n'y gagnerez-rien."

ROSE. Mais, madame, il faudrait avertir chez lui.[1])

MAD. BABYLAS. Cela te regarde-t-il? Et-ce toi qui as fait cette découverte? Ne faut-il pas se consulter avant?[2])

Scène V.

JACQUOT, MADAME BABYLAS, ROSE.

JACQUOT. Ma tante assise au milieu de la rue!

MAD. BABYLAS, *retombant en faiblesse.*[3]) C'est toi, Jacquot?

JACQUOT. Oui, ma tante; qu'avez-vous donc?

MAD. BABYLAS. Tu cries, Jacquot. Parle donc plus bas. Ne vois-tu pas comme je suis?

JACQUOT. Qu'est-ce qu'il y a?

MAD. BABYLAS. J'étouffe. Demande à Rose.

ROSE. Monsieur Dubourg s'est noyé.

JACQUOT. Hier au soir.

MAD. BABYLAS, *d'une voix mourante.* Non, Jacquot, ce matin.

JACQUOT. Vous vous trompez, ma tante. Hier, à dix heures, comme je revenais de porter des pâtis-

1) Müßte man nicht in seinem Hause Nachricht geben? 2) Muß man sich nicht die Sache vorher überlegen? 3) Wieder in Ohnmacht fallend (d. h. sie fingirt eine solche).

series pour une soirée, rue de Richelieu, j'ai reconnu monsieur Dubourg qui longeait le parapet du Pont-royal,[1]) et qui s'arrêtait de temps en temps pour regarder dans la rivière.

MAD. BABYLAS. Le malheureux! il allait prendre ses mesures.

JACQUOT. Dans ce moment-là, un cheval est venu à s'abattre; ça a attiré du monde, moi comme les autres; et, quand j'ai repris le trottoir, monsieur Dubourg avait disparu.

MAD. BABYLAS. Malgré cela, il était encore ici ce matin, mon garçon; mais ton récit n'en est pas moins à considérer. D'abord, personne ne regarde dans la rivière sans avoir de mauvaises intentions. *(Elle se laisse retomber sur sa chaise.)*

JACQUOT, *à Rose*. Qu'est-ce que tu as donc, toi?

ROSE. Belle question!

JACQUOT. Tu ne me dis pas seulement un petit mot d'amitié. *(Il la frappe légèrement sur le bras.)*

MAD. BABYLAS, *ouvrant les yeux*. Je vous vois, Jacquot. Ne vous ai-je pas défendu ces façons-là?[2])

ROSE. Madame, voici mademoiselle Catherine, la cuisinière de monsieur Dubourg, qui sort de chez elle.

MAD. BABYLAS, *se levant*. Bon. Rangez cette chaise; laissez-moi lui parler, et ne vous mêlez de rien.

Scène VI.

MADAME BABYLAS, ROSE, JACQUOT, CATHERINE.

MAD. BABYLAS, *d'un air triste*. Bonjour, mademoiselle Catherine.

1) Welcher die Bruſtmauer des Pont-royal (Königsbrücke) entlang ging. 2) Dies Benehmen.

CATHERINE. Bonjour, madame Babylas. Votre boutique est bien parée ce matin.

MAD. BABYLAS. C'est l'effet du hasard, je vous assure; car je n'aurais pas le courage de m'en occuper à présent.

CATHERINE. Comme vous dites cela.

MAD. BABYLAS. Mademoiselle Catherine, on a beau avoir des voisins fiers,[1]) des voisins qui ne prennent pas plus garde à vous que si vous étiez des anthropophages;[2]) quand on est bonne, sensible et humaine, on ne peut pas s'empêcher de gémir sur les événements qui leur surviennent.

CATHERINE. Madame Babylas, chacun est fait à sa façon.

MAD. BABYLAS. Vous prenez donc leur parti aujourd'hui?

CATHERINE. Monsieur et madame n'achetant jamais que du neuf, ils n'ont rien à démêler avec vous.[3])

MAD. BABYLAS. Ah! dès que c'est ainsi, je me tais.

CATHERINE. Mais que parliez-vous d'événements?

MAD. BABYLAS. Ils n'ont rien à démêler avec moi.

CATHERINE. Sauriez-vous quelque chose?

MAD. BABYLAS. Je ne fais qu'un petit commerce, mademoiselle Catherine; je ne vends que du vieux, des chiffons; mais j'ai des affaires bien en ordre, Dieu merci! et l'on n'entendra jamais dire que je me sois jetée à l'eau.

CATHERINE. Madame Babylas, expliquez-vous.

MAD. BABYLAS. Qu'est-ce que fait votre maître ce matin?

1) Mag man auch ſtolze Nachbarn haben. 2) Menſchenfreſſer (griechiſch). 3) So haben ſie nichts mit Ihnen zu ſchaffen; ſtehen ſie nicht mit Ihnen in Geſchäftsverbindung.

CATHERINE. Il est sorti.

MAD. BABYLAS. Je le sais bien.

CATHERINE. Pour conduire un de ses amis à la diligence.

MAD. BABYLAS. Belle conduite!

CATHERINE. Je ne vous comprends pas.

MAD. BABYLAS. Qu'est-ce qu'il vous doit de gages?

CATHERINE. L'année courante.

MAD. BABYLAS. Vous n'aviez pas placé d'argent sur lui?[1])

CATHERINE. Non.

MAD. BABYLAS. Voilà le mariage de mademoiselle Dubourg, avec le notaire, terriblement aventuré.

CATHERINE. Pourquoi aventuré?

MAD. BABYLAS. Ce serait le cas de parler de votre protégé. Comme il n'a pas de charge à payer celui-là, qu'il ne demanderait pas de dot, qu'il se contenterait de deux beaux yeux, c'est son affaire[2]).

CATHERINE. Écoutez, madame Babylas, vous savez sans doute ce que vous voulez me dire; mais, comme moi je n'en sais rien, si vous ne voulez pas vous expliquer, je m'en vais. *(Elle va pour sortir.)*

MAD. BABYLAS. Arrêtez donc, cruelle fille, et dites-moi un peu si vous annonceriez de but en blanc[3]) à quelqu'un que son maître est noyé.

CATHERINE, *reculant de quelques pas.* Noyé! Monsieur, noyé!

MAD. BABYLAS. Hélàs! oui, mademoiselle Catherine; je l'ai vu et Jacquot aussi.

JACQUOT. C'est-à-dire, ma tante...

MAD. BABYLAS. Je t'ai recommandé de te taire.

1) Sie hatten kein Geld bei ihm untergebracht? 2) Da der (le protégé nämlich) keine Stelle zu bezahlen hat, ſo iſt es ſeine Sache, ob er keine Mitgift fordern und ſich mit zwei ſchönen Augen begnügen will. 3) Geradezu, ohne Ueberlegung.

Qu'est-ce que tu fais ici? Retourne chez toi, et dis à monsieur Godiveau, ton maître, de venir me parler le plus tôt possible... Approche encore. Ne va pas bavarder au moins sur la route. Excepté vos pratiques, bouche close pour tout le monde. Va-t'en.

JACQUOT. Oui, ma tante. *(Il fait quelques espiègleries*[1]*) à Rose, et sort en courant.)*

Scène VII.

MADAME BABYLAS, ROSE, CATHERINE.

MAD. BABYLAS. On doit toujours ménager l'honneur des familles.

CATHERINE. Monsieur, noyé!

MAD. BABYLAS. Demandez à Rose l'état dans lequel elle m'a vue.

ROSE. J'ai cru que madame allait[2]) mourir.

CATHERINE. Je suis si bouleversée, que je ne puis pas deviner la raison qui a pu pousser monsieur...

MAD. BABYLAS. N'aviez-vous pas cru, pendant quelque temps, qu'il mettait à la loterie?

CATHERINE. Ce n'était pas vrai.

MAD. BABYLAS. C'est donc qu'il jouait alors?

CATHERINE. Pas davantage.

MAD. BABYLAS. Mais cette petite lingère qu'il vient d'établir.

CATHERINE. C'est une filleule de Madame, à qui ils ont avancé de l'argent par bon cœur.

MAD. BABYLAS. Si vous expliquez tout comme cela, je crois bien que vous ne trouverez jamais la raison.

1) Eulenſpiegeleien, Poſſen. 2) Im Begriff, oder nahe daran wäre.

CATHERINE. Madame Babylas, quand les choses deviennent aussi sérieuses, on ne doit plus dire que la vérité.

MAD. BABYLAS. Quand on la sait; mais quand on ne la sait pas, il faut donc se taire?

CATHERINE. Je crois encore que c'est un rêve... Vous l'avez vu?

MAD. BABYLAS. Malheureusement.

CATHERINE. A votre place, j'aurais crié de toutes mes forces.

MAD. BABYLAS. J'ai crié aussi; Rose est pour le dire.[1]) On ne peut rien me reprocher, mademoiselle Catherine; j'ai fait tout ce que j'avais à faire. Ces choses-là ne se manquent plus aujourd'hui.[2])

CATHERINE. Et Madame, qui avait donné l'ordre, hier au soir, de lui avoir un remise[3]) pour faire des visites ce matin!

MAD. BABYLAS. Il y a long-temps que j'ai dit qu'on ne devrait jamais rien commander la veille.

CATHERINE. Quel parti prendre? Pour annoncer cela à Madame, je ne l'oserai jamais. Il faut pourtant bien qu'elle le sache. N'écrit-on pas des lettres anonymes en pareille circonstance?

MAD. BABYLAS. Fi! l'horreur! mademoiselle Catherine.

CATHERINE. Quand c'est pour le bien.

MAD. BABYLAS. C'est égal. Jamais de lettres anonymes.

CATHERINE. On peut la faire si honnête qu'on le veut.

MAD. BABYLAS. Mais en annonçant quelque chose par une lettre anonyme, on ne voit pas l'effet que ça produit.

1) Rosa kann es ſagen, hat es gehört. 2) Dieſe Dinge fehlen heut zu Tage nicht mehr. 3) Wagen; ſtatt voiture de remise.

Scène VIII.

M. LESEC, MADAME BABYLAS, CATHERINE, ROSE.

M. LESEC. Catherine, je voudrais vous parler.

CATHERINE. Ah! monsieur, je devine; vous savez déjà la nouvelle.

M. LESEC. Elle est donc vraie? Mon domestique l'a apprise chez le pâtissier.

MAD. BABYLAS. Nous en sommes dans la consternation, monsieur.

M. LESEC. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, madame.

MAD. BABYLAS. Monsieur, vous êtes monsieur Lesec dont le fils doit épouser mademoiselle Dubourg, afin de pouvoir payer une charge de notaire.

M. LESEC. Quelle est donc cette femme, Catherine?

MAD. BABYLAS. Femme! cette femme est madame Babylas, dont vous voyez la boutique, et qui a été témoin de tout ce qui vient de se passer.

M. LESEC. Vous avez vu cet infortuné Dubourg se jeter à l'eau?

MAD. BABYLAS. Tout comme je vous vois monsieur; et de plus mon neveu l'a vu aussi.

M. LESEC. Fatale punition d'une aveugle cupidité! C'est à la bourse qu'il aura perdu sa fortune. S'il m'eût écouté, cela ne lui serait pas arrivé. Je lui ai répété assez de fois de ne pas se fier aux rentes; que ce n'était que ruses et tours de gibecière,[1]) que les gros poissons devait finir par manger les petits; il s'étonnait de ce langage et ne voulait pas y croire: voilà[2]) le résultat.

1) Taſchenſpielerkünſte. 2) Voilà weiſet auf etwas Vorhergehendes, voici auf etwas Nachfolgendes hin.

CATHERINE. Mais Monsieur n'aimait pas les rentes, car il m'a toujours empêché d'y placer le peu d'argent que j'avais.

M. LESEC. Il avait peut-être les yeux ouverts à cette époque-là, mais il n'était plus temps. Comment n'est-on pas raisonnable! Je n'avais qu'à faire comme lui, vouloir doubler ma fortune, je serais dans le même état à cette heure-ci. Je vous demande un peu ce que va devenir sa fille.

MAD. BABYLAS. Par bonheur pour elle, il lui reste monsieur votre fils.

M. LESEC. Vraiment, madame, de quoi vous mêlez-vous?

CATHERINE. Est-ce que vous penseriez à nous abandonner, monsieur?

M. LESEC. Catherine, il n'y a que mon fils et moi qui sachions[1]) les sacrifices de tous genres que nous avons faits dans cette affaire. Nous y avons mis, je puis le dire, une patience et une générosité sans borne. Nous savions très-bien que mademoiselle Annette avait une préférence marquée pour un autre jeune homme, que sa mère elle-même partageait cette préférence, et nous avons toujours feint de l'ignorer.

CATHERINE. Quoi! monsieur, on vous avait dit...

M. LESEC. Oui, Catherine; et au lieu d'éclater en reproches, et de troubler la bonne harmonie qui régnait entre monsieur Dubourg et sa femme, par la révélation d'un secret aussi important pour le repos de mon fils, nous n'en avons pas moins continué nos relations.

MAD. BABYLAS. Voilà de la délicatesse.

M. LESEC. Mais on se lasse à la fin.

1) Warum der Pluralis und warum der Subj.?

MAD. BABYLAS. Je conçois bien cela, monsieur.

M. LESEC. Madame Dubourg trouvait singulier que j'eusse demandé une augmentation de dot; elle en était comme choquée; mais d'après ce que nous voyons, n'était-ce pas de la prévoyance?... Je ne devrais pas vous parler de cela; cependant, il faut bien qu'on le sache; car je ne doute pas qu'on ne[1]) jette les hauts cris quand on apprendra que nous nous retirons. Je n'ai pas de préjugés. La fille d'un homme qui aurait fait une folie, si cette folie n'avait en rien dérangé sa fortune, me paraîtrait une bru tout comme une autre; je me ferais un plaisir de lui servir de père; plus son malheur serait grand, plus je l'entourerais de soins et de prévenances; c'est tout naturel. Mais que peut-on faire pour une jeune personne comme mademoiselle Annette?

MAD. BABYLAS. C'est pourtant vrai, mademoiselle Catherine.

M. LESEC. Qui a une autre inclination, je le répète. De ce qu'on a commencé à se sacrifier, s'ensuit-il qu'il faille consommer sa ruine? J'ai ma famille, à laquelle je me dois encore plus qu'à celle de monsieur Dubourg.

CATHERINE. Si vous vouliez entrer à la maison, monsieur.

M. LESEC. Non, Catherine; je n'ai rien à y faire. C'est cruel à dire; mais quand j'ai donné des conseils et qu'on[2]) ne les a pas écoutés, je ne me mêle plus de rien, pas même de plaindre les gens.

(Il sort.)

1) Warum ſteht ne? 2) Statt einer zweiten mit que zuſammengeſetzten Conjunction ſteht que, wenn man den Satz nicht beſonders hervorheben will. Daſſelbe gilt von quand und si.

Scène IX.

CATHERINE, MADAME BABYLAS, ROSE.

CATHERINE. Grand Dieu! que c'est vilain le malheur pour vous faire voir les hommes tels qu'ils sont. *(Se tournant du côté de la maison, en pleurant.)* Pauvres dames! que de choses elles vont avoir à apprendre à la fois!

MAD. BABYLAS. C'est en tout comme ça, mademoiselle Catherine. J'ai chez moi des robes, des schalls que tout le monde admirait quand ils étaient dans leur brillant; à présent, personne n'y prend plus garde.

CATHERINE. Je vais aller chez monsieur Constant; c'est un bon jeune homme qui n'a ni père, ni mère, pour lui donner de mauvais conseils d'avarice; je suis bien sûre qu'il ne se conduira pas comme monsieur Lesec, et qu'il se fera au contraire une grande joie de revenir chez nous. Il a de la fortune; lui et mademoiselle s'aiment depuis long-temps... Si l'on pouvait oublier Monsieur, qui était un si brave homme!... Au revoir, madame Babylas.

(Elle sort.)

Scène X.

MADAME BABYLAS, ROSE.

MAD. BABYLAS. Vois-tu, Rose, comme tout cela se déroule.

ROSE. Il faut avouer que mademoiselle Catherine est une bien bonne fille.

MAD. BABYLAS. On est toujours bon pour plaindre les gens qui sont au dessus de nous. La voilà comme [1])

1) Sie iſt gerade wie, gleichſam.

la protectrice de ses maîtresses; c'est un rôle superbe.

ROSE. Que de cuisinières, cependant, choisiraient ce moment là pour les accabler!

MAD. BABYLAS. Quelles !cuisinières aussi? Des cuisinières de petites maisons,[1]) des sottes.

ROSE. Qui en diraient pis que pendre[2]).

MAD. BABYLAS. Avec cela, il faut être juste. Quand il arrive quelque chose de glorieux aux riches, ils se mettent en quatre[3]) afin que personne ne l'ignore; dame! s'il leur arrive quelque chose d'humiliant, il faut bien qu'ils souffrent qu'on en parle. Je vais entrer un moment chez l'épicière; ce n'est pas une hypocrite, celle-là. Si l'on me demandait, tu viendrais me chercher. *(Elle sort.)*

Scène XI.

ROSE, *seule*.

Ce bon monsieur Dubourg, qui me disait encore, pas plus tard qu'avant-hier: „Rose, puisque tu n'es pas entrée chez nous où je ne t'aurais pas trouvée de trop, quand ma fille se mariera, elle te prendra pour femme-de-chambre, et au bout de deux ou trois ans, tu auras ton tour,[4]) et je penserai à ta dot.“ Et cela, rien que pour m'avoir vue quelquefois chez lui causer avec mademoiselle Catherine. Qui sait si je me marierai à présent?... Il y a bien monsieur Godiveau qui me fait la cour en cachette de madame Babylas; mais ça peut n'être que pour plaisanter; d'ailleurs, par rapport à moi, monsieur Godiveau est déjà un vieux. Tiens, le voici.

1) Irrenhaus, Tollhaus. 2) Einem das Schlimmſte (alle Schande und Laſter) nachſagen. 3) Thun ſie alles Mögliche. 4) Wird auch die Reihe an Dich kommen.

Scène XII.

ROSE, M. GODIVEAU.

M. GODIVEAU. Ta maîtresse est-elle chez elle?

ROSE. Elle est ici à côté.

M. GODIVEAU. Il ne faut pas la déranger, ma jolie petite Rosinette; elle est bien où elle est. Pourquoi te tiens-tu donc dans la rue? Entrons dans la boutique.

ROSE. Non, non, monsieur Godiveau, je vais chercher Madame.

M. GODIVEAU. Tu vas chercher Madame! Qui t'a dit que je voulais lui parler? Ne croirait-on pas que nous avons si souvent l'occasion de nous trouver seuls ensemble. Tiens, Rose, il faut que je t'ouvre mon cœur; il n'y a plus à barguigner.[1])

Dès qu'un objet a su vous plaire,
C'est sottise que de se taire.

ROSE. Encore vos diables de devises![2]) Le moment est bien choisi pour plaisanter.

M. GODIVEAU. A cause de monsieur Dubourg! Je ne porte pas le deuil de ceux qui ne m'ont jamais été bons à rien. Qu'ils vivent, qu'ils meurent,[3]) qu'est-ce que cela me fait? Monsieur Dubourg n'était pas mon père; il n'était pas de ma famille; il ne se fournissait même pas chez moi. Nicolas Godiveau aurait pu se noyer cent fois, que monsieur Dubourg ne s'en serait seulement pas douté.[4]) Ma foi! je ne pleure que les gens qui m'auraient pleuré si j'eusse été à leur place. *(Faisant l'agréable.)* C'est comme avec les dames.

1) zaudern, zögern. 2) Immer Ihre verteufelten Sinnsprüche (Reime). 3) Mögen sie leben oder sterben. 4) Und Herr Dubourg hätte es nicht einmal geahnt.

Mon amour jamais ne s'éveille
Que quand on lui rend la pareille.

Tu n'as qu'à m'aimer pour voir.

ROSE. Madame Babylas serait d'une belle humeur.

M. GODIVEAU.

Qu'Iris me dise: „Je vous aime,"
Je brave Jupiter lui-même.

ROSE. Parlez donc comme tout le monde, monsieur Godiveau. Les vers, c'est bon quand on n'a rien à dire. Voilà que j'ai perdu monsieur Dubourg, qui devait me placer chez sa fille, qui devait me marier, qui devait me doter... Qu'est-ce que vous voulez que je devienne?

M. GODIVEAU.

Peux-tu te plaindre de ton sort,
Puisque tes yeux donnent la mort?

ROSE. Un grand bonheur! Allez, allez, je vois que vous ne voulez que vous moquer de moi.

M. GODIVEAU. Laisse donc faire, Rosinette; j'ai plus d'expérience que tu n'en as. Il faut toujours, avec les femmes, commencer par des fadaises, et puis après, on parle raison. Tu es jolie, je suis pâtissier, voilà de quoi faire un mariage;[1]) moi, parce que je veux une femme qui me plaise; toi, pour avoir un établissement. C'est-il la vérité?

ROSE, *soupirant.* Ce n'est que cela.

M. GODIVEAU. Je n'en demande pas davantage, ma petite Rosine, je me charge du reste. Va, tu m'aimeras, tu seras folle de moi; ça ne m'a jamais manqué.

ROSE. Nous verrons.

M. GODIVEAU. Songes-tu au plaisir qu'il y a d'être la femme d'un homme qui fait les meilleures meringues[2]) de Paris?

1) Daraus läßt ſich eine Heirath machen. 2) Baiſers.

ROSE. Je ne m'en soucie guère.

M. GODIVEAU. Mais d'autres s'en soucient, et tu t'en soucieras toi-même quand tu verras l'argent que ça rapporte.

ROSE. Ce n'est pas non plus l'argent qui me tiendrait.[1])

M. GODIVEAU. C'est tout simple. A ton âge.

Fillette ne désire rien
Qu'un bon mari qui l'aime bien.

Tu l'auras, mon enfant, sois tranquille. Si je ne t'ai pas fait plus tôt ma proposition, c'est que je voulais t'éprouver. A présent que je te connais comme moi-même, je la risque.

ROSE. Vous ne renverrez pas Jacquot?

M. GODIVEAU, *fronçant le sourcil.* Hein!

ROEE. C'est à cause de sa tante, madame Babylas, qui va déjà m'en vouloir assez.[2])

M. GODIVEAU. Tu as de grands procédés,[3]) à ce qu'il me semble. Pourquoi donc te soucier de madame Babylas, à propos de Jacquot? Écoute, Rose, je n'aime pas ça. Diantre! la petite commère! Tu ne perds pas la carte.[4]) Est-ce que, par hasard, tu aimerais ce Jacquot?

ROSE, *embarrassée.* Dites-moi ça en vers, monsieur Godiveau.

M. GODIVEAU. Je ne m'étonne plus de ce que mademoiselle n'était pas intéressée, de ce qu'elle faisait tant la revêche[5]) avec moi. Elle comptait sur monsieur Dubourg pour la marier avec son amant; à présent qu'elle voit que son espoir est à veau-l'eau...

1) Es iſt auch nicht das Geld, an dem mir etwas gelegen ſein, an dem ich hängen würde. 2) Die mir ſchon böſe genug iſt. 3) Du haſt viel Lebensart, nimmſt viele Rückſichten. 4) Du läſſeſt dich nicht irre machen; verſtehſt deinen Vortheil. 5) Die Widerſpänſtige.

ROSE, *pleurant.* Monsieur Godiveau, j'aime encore mieux vos devises.

N. GODIVEAU. A-t-on jamais fini de connaître une femme!

ROSE, *pleurant toujours.* Pourquoi me faites-vous parler aussi? Je savais bien que je ne devais pas vous dire ça; mais vous tournez les choses de manière qu'on n'a pas le temps de réfléchir.

M. GODIVEAU. Va, va, tu pourras réfléchir tout à ton aise à présent.

ROSE. Mais, monsieur, ne faites pas tant fi de moi;[1]) je n'étais déjà pas si folle de vous.

Scène XIII.

M. GODIVEAU, MADAME BABYLAS, ROSE.

MAD. BABYLAS, *après les avoir regardés tous les deux.* Qui est-ce qui est folle de monsieur Godiveau?

ROSE, *se retournant avec surprise.* C'est vous, madame!

MAD. BABYLAS. Effrontée!... Si je me croyais...[2]) Allez faire un paquet de vos hardes tout de suite, et préparez-vous à déloger de chez moi.

ROSE, *sanglotant.* Mais, madame...

MAD. BABYLAS. Ne répliquez pas, Rose; croyez-moi, ne répliquez pas.

(Rose rentre dans la boutique, en tenant son tablier sur ses yeux.)

Scène XIV.

M. GODIVEAU, MADAME BABYLAS.

MAD. BABYLAS. A nous deux, à présent.

1) Verſchmähen, verachten Sie mich nicht ſo ſehr. 2) Wenn ich es nicht vermuthete.

M. GODIVEAU, *faisant quelques pas pour s'en aller.* C'est-à-dire, à vous seule, madame; car je m'en vais.

MAD. BABYLAS, *l'arrêtant.* Arrêtez. Je ne m'emporterai pas; ne craignez rien. Madame Babylas sait ce qu'elle se doit à elle-même. Je ne vous rappellerai pas, monsieur...

M. GODIVEAU. Ah! je le vois, vous allez me rappeler tout.

MAD. BABYLAS, *lui prenant le bras avec violence.* Quoi donc! traître, c'est au moment où je suis occupée à prendre des renseignements pour remonter à la source d'une catastrophe...

M. GODIVEAU. Abrégez, et lâchez-moi le bras.

MAD. BABYLAS. Il faut croire que c'est un grand plaisir pour les hommes que de tromper.

M. GODIVEAU, *cherchant à se débarrasser.* Moins grand que pour les femmes.

MAD. BABYLAS, *le retenant plus fort.* Un petite fille de rien, que j'avais prise par charité... Pas de mensonges, ni de subterfuges... Je sais tout, je devine tout, je vois tout.

M. GODIVEAU. Alors je n'ai rien à vous apprendre.

MAD. BABYLAS. Je revenais satisfaite; vingt personnes, chez l'épicière, avaient confirmé mes soupçons sur monsieur Dubourg; on me reconnaissait généralement comme étant la première qui avait donné l'éveil: je pouvais expliquer toute sa vie comme lui-même, et montrer, que, malgré les apparences, ce n'était qu'un homme... au surplus comme tous les hommes. *(En voulant porter sa main sur ses yeux comme pour cacher ses larmes, elle quitte le bras de M. Godiveau qui s'enfuit.)*

Scène XV.

MADAME BABYLAS, *seule*.

Il me laisse... sans me répondre, sans chercher à se justifier ! celui-là est fort. J'ai pleuré pourtant... Que voulait-il de plus ? Ah ! il n'est que trop vrai ; les pâtissiers sont une espèce à part. Rien ne les touche, rien ne les attendrit. Ingrat Godiveau !

Scène XVI.

MADAME BABYLAS, LE COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE. Madame Babylas, je voulais vous faire prier de passer chez moi.

MAD. BABYLAS, *troublée*. Quelle plainte a-t-on pu vous faire, monsieur le commissaire ?

LE COMMISSAIRE. Mais comme j'avais à sortir, j'ai préféré venir vous trouver pour ne pas vous déranger.

MAD. BABYLAS. Vraiment, monsieur le commissaire, vous prenez trop de peines. Monsieur Godiveau est un ancien ami de feu monsieur Babylas ; et, s'il a la bonté de venir quelquefois m'aider à fermer ma boutique, c'est que je n'ai pour toute servante qu'une petite paresseuse, une petite coquette que je renvoie tout justement à cause de cela.

LE COMMISSAIRE. Il n'est question ni de monsieur Godiveau, ni de votre servante, dans ce que j'ai à vous dire.

MAD. BABYLAS. Qu'est-ce donc alors, monsieur le commissaire ? Jamais je n'attends que votre sonnette m'avertisse pour faire balayer le devant de ma porte, pour la faire arroser dans les grandes chaleurs, et, l'hiver, pour faire casser la glace.

Tous les dimanches, comme je vends des objets de luxe, je barbouille moi-même mes carreaux de vitre avec du blanc d'Espagne,[1]) ainsi que doit le faire toute personne honnête, qui a des mœurs et qui connaît ses devoirs. Je ne vois pas, d'après cela, monsieur le commissaire, ce qui a pu m'attirer l'honneur de votre visite.

LE COMMISSAIRE. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler des bruits[2]) qui se répandent sur votre voisin monsieur Dubourg?

MAD. BABYLAS. Je sais que monsieur Dubourg demeure au nº 45, qu'il a une femme et une fille; mais je n'en sais pas davantage.

LE COMMISSAIRE. Allons, allons, madame Babylas, ne vous faites pas prier.

MAD. BABYLAS. Je vous déclare, monsieur le commissaire, que si c'est pour me faire appeler comme témoin...

LE COMMISSAIRE. Il ne s'agit pas ici de témoignagne, madame Babylas? Est-ce qu'un commissaire peut rien apprendre? Est-ce qu'il ne sait pas tout? Est-ce qu'il ne connait pas à fond les personnes qui demeurent sur son arrondissement?

MAD. BABYLAS. Je le croyais, moi.

LE COMMISSAIRE, *un peu étourdi.* Et vous aviez raison.

MAD. BABYLAS. Oh! que nenni.[3]) Je vois à présent que vous ne savez les choses qu'en les demandant, et au moment que vous avez besoin de les savoir.

LE COMMISSAIRE, *reprenant de l'assurance.* Qu'ai-je besoin, par exemple, de savoir que monsieur Godiveau?...

1) Mit ſpaniſcher Kreide. 2) Sie müſſen doch von den Gerüchten haben ſprechen hören. 3) O, nicht doch!

MAD. BABYLAS. C'est bien, c'est bien, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE. Je le sais pourtant.

MAD. BABYLAS. Et vous pensez qu'il pourrait faire cette folie?

LE COMMISSAIRE, *ayant l'air de comprendre madame Babylas.* Comment! si je le pense! j'en suis certain.

MAD. BABYLAS. Mais cette petite Rose n'a pas une obole,[1]) au lieu que moi, je puis lui apporter près de mille écus.

LE COMMISSAIRE. Nous reviendrons sur cela plus tard.

MAD. BABYLAS. Oui, monsieur le commissaire, et vous vous chargerez de lui dire un mot, n'est-il pas vrai? Quant à monsieur Dubourg, je ne vous apprendrai rien en vous disant que c'était un joueur déterminé.

LE COMMISSAIRE, *cachant son étonnement.* Assurément... non. Mais, voyez-vous, madame Babylas, nous ne pouvons guère assigner une pareille cause à l'action qu'il a commise, parce que l'on crie déjà assez contre les maisons de jeu, et que c'est un mal nécessaire par l'argent que ça rapporte.

MAD. BABYLAS. Vous répondrez la même chose sur la loterie, où il risquait des sommes immenses.

LE COMMISSAIRE, *même jeu.* La loterie!... La loterie est autorisée par les lois. Il ne faut jamais chercher la cause du mal dans les lois.

MAD. BABYLAS. Ah ça! mais, est-ce aussi accuser les lois que de dire que monsieur Dubourg s'est ruiné à tripoter sur les rentes?[2])

1) Ein Obol oder Heller war eine Münze, die einen halben Denier galt. Der attische Obulus war eine Münze, von denen sechs eine Drachme werth waren. 2) Indem er, oder: dadurch, daß er in Renten speculirt hat.

LE COMMISSAIRE. Ce sont des causes générales. Un rapport qui ne contiendrait que cela n'apprendrait rien à personne; on n'y ferait pas attention. Cherchons donc autre chose. Monsieur Dubourg n'avait-il pas des intrigues? là... quelques-unes de ces belles dames qui mangent si lestement l'argent que des pères de famille ont pris tant de peine à amasser.

MAD. BABYLAS. Le jeu des rentes fait beaucoup de tort aux dames dont vous voulez parler, monsieur le commissaire. Dans mon état, je sais cela mieux que personne. Autrefois je rachetais pour rien des robes et des parures presque toutes neuves; à présent les hommes ne se ruinent plus qu'à la Bourse: c'est plus moral, si vous voulez; mais c'est bien moins agréable pour tout le monde.

LE COMMISSAIRE. Ainsi, nous ne trouverons rien.

MAD. BABYLAS. C'est-à-dire que vous ne voulez vous servir de rien.

LE COMMISSAIRE, *après avoir réfléchi quelque temps.* Non, non, il vaut mieux croire[1]) que monsieur Dubourg avait une conscience qui le tourmentait.

MAD. BABYLAS. Ah!

LE COMMISSAIRE, *improvisant.* Les mauvaises doctrines de la philosophie moderne (c'est cela) n'avaient pu déraciner entièrement de son cœur un reste de souvenirs d'enfance; et ces souvenirs et ces mauvaises doctrines, se combattant sans cesse dans son cœur et dans son esprit, avaient fini par le porter à une mélancolie sombre.

MAD. BABYLAS. En vérité!

1) Il vaut mieux steht ohne Präposition mit dem folgenden Infinitiv; beim zweiten (vergleichenden) Infinitiv steht de.

LE COMMISSAIRE. A une espèce de spleen...[1])

MAD. BABYLAS. Qu'est-ce que c'est que cela?

LE COMMISSAIRE, *d'un ton d'impatience.* Ce n'est pas pour vous que je parle. *(Reprenant son ton d'improvisation.)* Comme tous les élèves de cette philosophie exécrable, à l'âge où les passions s'amortissent, monsieur Dubourg était tombé dans ce vague qui est une mort anticipée; son regard était devenu farouche, sa conversation chagrine; tout lui déplaisait. Son aspect n'offrait plus qu'une image effrayante du désespoir et de la terreur.

M. DUBOURG, *chantant dans la coulisse.*

Bouton de rose,
Tu seras plus heureux que moi;
Car je te destine à ma Rose,
Et ma Rose est, ainsi que toi,
Bouton de rose. *(bis.)*

Scène XVII.

MADAME BABYLAS, LE COMMISSAIRE, M. DUBOURG, *un bouquet de roses à la main, entrant d'un côté du théâtre,* CATHERINE, *entrant de l'autre, ensuite* ROSE.

CATHERINE, *apercevant son maître.* O ciel! monsieur! mon maître! *(Elle se jette sur une des mains de M. Dubourg.)* Mon cher maître! mon bon maître!... Quel miracle!... Ils vous ont donc repêché?

M. DUBOURG. La pauvre Catherine est-elle devenue folle?

ROSE, *sortant de la boutique de madame Babylas avec un petit paquet qu'elle laisse tomber aux pieds de monsieur Dubourg et sur lequel elle se met à genoux.*

1) Lebensüberdruß (engliſch); ſpr. ſplihn.

Monsieur Dubourg! mon protecteur! mon bienfaiteur! Je suis sauvée! Il ne m'abandonnera pas. *(Elle lui baise le pan de son habit.)* Ne nous quittez plus, monsieur, n'ayez plus de mauvaises idées. La vie n'est déja pas si longue;[1]) ce n'est qu'un peu de patience à avoir.

M. DUBOURG, *dans le plus grand étonnement.* Quel jeu est cela?

MAD. BABYLAS, *qui s'était rangée dans un coin du théâtre avec le Commissaire.* J'avais toujours dit que ce n'était que des mensonges, et que nous reverrions monsieur.

M. DUBOURG, *stupéfait.* Se moque-t-on de moi?

LE COMMISSAIRE, *saluant M. Dubourg.* Monsieur...

M. DUBOURG. Quoi! vous aussi, monsieur le commissaire, vous vous mettez de la partie.

LE COMMISSAIRE. Un malentendu, sans doute...

MAD. BABYLAS, *se hâtant d'interrompre le commissaire.* Oui, oui; à cause de la philosophie moderne.

M. DUBOURG. Qu'ai-je à démêler[2]) avec la philosophie moderne?

LE COMMISSAIRE. Taisez-vous, madame Babylas.

M. DUBOURG. Aurais-je été dénoncé comme philosophe? Que me veut-on? Je n'ai pas de places, je n'en demande pas; et cependant je ne fais aucune difficulté d'avouer que je me conduis par conscience,[3]) comme tant d'autres ne le font que par ambition.

LE COMMISSAIRE. Monsieur, il ne s'agit pas de cela.

M. DUBOURG. Depuis que j'ai l'âge de raison, je n'ai jamais manqué un seul dimanche, une seule fête...

1) Das Leben iſt ſo wie ſo nicht gerade ſehr lang. 2) Was habe ich zu ſchaffen, zu thun? 3) Aus Gewiſſenhaftigkeit.

LE COMMISSAIRE. Cela ne me regarde pas.

M. DUBOURG. J'avoue que le maigre[1]) m'incommode, et pourtant Catherine peut attester...

LE COMMISSAIRE. Mais, monsieur, je n'ai aucun caractère pour recevoir de pareilles confidences.

M. DUBOURG. Je n'en sais rien, moi. Que voulez-vous que je pense de tout ce que je vois? Je suis sorti à cinq heures, ce matin, de chez moi, où j'avais laissé tout parfaitement tranquille; j'ai été conduire un de mes amis à la diligence; de là, j'ai pris un bain, en revenant, j'ai acheté ces fleurs pour les apporter à ma fille, qui les aime beaucoup... et l'on vient me parler de la philosophie moderne!

LE COMMISSAIRE. Vous n'aviez pas annoncé d'autres projets?

M. DUBOURG. Je n'ai rien annoncé du tout.

LE COMMISSAIRE. Vous n'aviez pas parlé de vous noyer?

M. DUBOURG. De me noyer! le ciel m'en préserve.

LE COMMISSAIRE. De vous jeter à l'eau?

M. DUBOURG, *éclatant de rire.* Ah! ah! ah! ah! j'ai peut-être dit que j'allais me jeter à l'eau, comme on dit en plaisantant lorsqu'on veut prendre un bain, mais excepté mon ami, monsieur Robert, qui est sur la route du Hâvre dans ce moment-ci, personne ne peut m'avoir entendu. Je vous répète qu'il était cinq heures du matin.

MAD. BABYLAS. Je ne me suis levée qu'à six, moi.

CATHERINE. Vous disiez pourtant que vous aviez vu monsieur se noyer; vous madame Babylas.

MAD. BABYLAS. Quel conte, mademoiselle Catherine! Comment aurais-je pu voir une chose qui n'est pas arrivée?

1) Das Faſten.

LE COMMISSAIRE, *à M. Dubourg.* Depuis une heure, c'est la nouvelle du quartier.

MAD. BABYLAS. Je saurai d'où cela vient, monsieur le commissaire, et je vous en rendrai compte; car si les honnêtes gens ne se soutiennent pas...

LE COMMISSAIRE. Monsieur je vous fais mes excuses. *(Il salue M. Dubourg et s'en va.)*

Scène XVIII.

M. DUBOURG, MADAME BABYLAS, CATHERINE, ROSE.

MAD. BABYLAS. Je me suis toujours bien tenue avec monsieur le commissaire, qui voulait me faire parler à sa fantaisie.

M. DUBOURG, *à Catherine.* Et ma femme, et ma fille, Catherine?

CATHERINE. Elles ne doivent pas être encore levées, monsieur.

MAD. BABYLAS. Rose est moi, nous n'avons pas quitté cette place, afin de ne laisser entrer personne chez elles.

M. DUBOURG. Je vous en remercie, madame.

MAD. BABYLAS. J'ai fait pour vous ce que tout autre personne aurait fait à ma place. C'est si naturel. Allons, Rose, n'importunons pas monsieur davantage. Revenez chez moi; je vous pardonne.

ROSE. Puisque voilà monsieur revenu, je ne le quitte pas.

MAD. BABYLAS. Je vois ton intention, petite sournoise;[1]) c'est pour qu'il ne se doute pas que tu es la première cause de tout ce tumulte. C'est bon.

(Elle rentre dans sa boutique.)

1) Kleine Duckmäuserin.

Scène XIX.

M. DUBOURG, CATHERINE ROSE.

ROSE. Ne la croyez pas, au moins, monsieur.

CATHERINE. Ce jour-ci m'aura donné une bonne leçon, pour ne me fier dorénavant à personne. Croiriez-vous, monsieur, que monsieur Lesec lui-même, le futur beau-père de mademoiselle, n'a pas eu honte de venir retirer sa parole?

M. DUBOURG. Monsieur Lesec!

CATHERINE. Oui, monsieur. Rose était là quand il a eu le courage de dire qu'aussitôt que les gens devenaient malheureux, il ne s'occupait pas même de les plaindre. *(M. Dubourg appuie sa main sur son front comme pour chasser un sentiment penible.)* Heureusement, monsieur, tous les cœurs ne ressemblent pas au sien. *(Elle tire une lettre de sa poche.)* Voici une lettre que monsieur Constant m'avait remise pour madame..... Elle doit être bien sensible; car il pleurait comme un enfant, tandis qu'il l'écrivait.

M. DUBOURG, *ouvre la lettre et la lit des yeux.* Excellent jeune homme! comme il parle bien de moi... Annette et lui s'aimaient autant que cela! Je croyais que ce n'était qu'un amour de tête. Pauvres enfans! Je ne suis plus si fâché qu'on m'ait noyé... Au fait, j'avais écouté les propositions de monsieur Lesec, parce que, quand on a donné sa fille à un notaire; on dit: „J'ai donné ma fille à un notaire," et tout est dit. Mais d'après ce que je vois, les fortunes même ne seraient-elles pas égales, c'est une bien meilleure affaire. Monsieur Constant ne sera pas un gendre, ce sera un fils... C'est si rare! Rentrons, Catherine.

ROSE. Et moi, monsieur, qui n'ai plus de place?

M. DUBOURG. Dame! mon enfant, si tu es une langue...[1])

CATHERINE. Mais, monsieur, n'écoutez donc pas madame Babylas. Est-ce à l'âge de Rose que l'on fait des propos? Il faut avoir fait bien d'autres choses avant.

LA PLUS MAUVAISE ROUE D'UN CHARIOT FAIT TOUJOURS LE PLUS DE BRUIT.

1) Wenn du eine Schwätzerin biſt.

LE

MENDIANT,

PAR

LECLERCQ.

Personnages.

MONSIEUR DUVERNE.
MADEMOISELLE DUVERNE.
JOSEPH, mendiant.
JULIE, femme de chambre de Madem. Duverne.
THIBAUT, jardinier.

Le théâtre représente un salon.

La scène se passe dans la terre de M. Duverne.

Scène I.

M. DUVERNE, MADEMOISELLE DUVERNE.

M. DUVERNE. Avouez, ma sœur, que je suis de bonne composition.[1]) Depuis trois mois que notre pari subsiste, en conscience,[2]) je l'ai déjà gagné deux fois; et cependant je consens à recommencer sur nouveaux frais.[3]) Mais au moins ce sera sans retour.[4])

MADEM. DUVERNE. Vous n'aviez pas encore gagné mon frère. Vous prétendez que personne n'est long-temps satisfait de sa position, et moi je prétends le contraire. François et Marie, que nous avons recueillis mourant de faim, et sans aucune ressource, ne prouvaient rien pour vous. Je sais bien qu'au bout de quinze jours ils nous ont demandé[5]) des gages plus considérables que ceux que nous donnons à nos autres domestiques; mais ce n'étaient que des fous.

M. DUVERNE. Eh! bien, refaisons notre pari sur ce que tout le monde est fou.

MADEM. DUVERNE. Non, mon frère. Laissez-moi donc la consolation de penser qu'il existe[6]) encore

1) Daß ich leicht zu behandeln bin, daß ich ein Mann bin, mit dem leicht auszukommen ist. 2) In der That, so wahr ich lebe, auf mein Gewissen! 3) Auf neue Rechnung, aufs Neue, von vorne. 4) Aber das soll denn auch das letzte Mal sein. 5) Demander qc à qn, also ist nous das Régime indirect und demandé nicht zu verändern. 6) Man beachte den Gebrauch des unpersönlichen Zeitworts.

des êtres qui savent borner leurs désirs, et se contenter du sort que la Providence leur a départi. Mon cœur souffrirait trop si je me figurais tous les hommes tourmentés de l'affreux supplice de Tantale[1]), et dévorés sans cesse d'une soif inextinguible.

M. DUVERNE. Ce sont des phrases que cela, ma sœur; et c'est en faisant de pareils raisonnements, que l'on finit par déraisonner.[2]) Nous-mêmes, nous ne valons pas mieux que les autres. Chaque fois que vous avez cherché à vous marier, n'avez-vous pas cherché à changer de position?

MADEM. DUVERNE. J'ai cherché au contraire à prendre une position.

M. DUVERNE. Mais, René Duverne, votre frère, qui vous parle, moi enfin qui ai[3]) toujours eu le bonheur d'être assez occupé pour ne pas penser au mariage, expliquez-moi pourquoi je voulais me faire nommer député.

MADEM. DUVERNE. Parce que vous avez le cœur noble, et que vous espériez vous rendre[4]) utile à votre pays.

1) Tantalus, König von Sipylos in Phrygien, der Vater des Pelops und der Niobe, zog der Sage nach sich den Zorn Jupiters dadurch zu, daß er den Ganymed raubte und den Sterblichen Nectar und Ambrosia von der Tafel der Götter zu kosten gab. Er wollte sogar die Götter versuchen, indem er ihnen den zerstückelten Leib seines Sohnes Pelops als Gericht vorsetzte. Jupiter erkannte aber noch rechtzeitig den Betrug und setzte die zerstückelten Glieder wieder zusammen. Eine Schulter, die von der Ceres war aufgezehrt worden, wurde durch eine elfenbeinerne ersetzt und Tantalus wurde zur Strafe für seine Frevelthat in der Unterwelt mit den ausgesuchtesten Qualen gemartert. Trotzdem daß er bis an den Mund im Wasser saß und stets die schönsten Früchte vor Augen hatte, wurde er von Durst und Hunger fortwährend gequält, und herabhängende Felsen drohten, auf ihn zu stürzen. 2) So redet man zuletzt Unsinn. 3) Man beachte die Uebereinstimmung der Person des Verbums mit der Person des Pronomens. 4) Espérer wird in der Regel mit dem Infinitiv ohne Präposition verbunden; mit de, wenn es selbst im Infini-

M. DUVERNE. Point,[1]) ma sœur. Je voulais me faire nommer député parce que la députation est une porte ouverte au hasard, et que cela donnait carrière[2]) à mon imagination.

MADEM. DUVERNE. Vous vous calomniez par respect pour votre système.

M. DUVERNE. Je ne me calomnie pas, je parle vrai. Peut-être, en voyant cela de près, aurais-je[3]) eu quelque repentir; mais alors je me serais jeté dans l'intrigue.

MADEM. DUVERNE. Ah! quel mot prononcez-vous là? L'intrigue! Je ne connais rien de moins fait pour vous. Votre caractère est si doux, vos habitudes si tranquilles.

M. DUVERNE. Je me serais mis dans des intrigues analogues à mon caractère. N'y en a-t-il pas de toutes les espèces? Au surplus[4]) je ne me plains pas. J'habite un beau château avec vingt-cinq mille livres de rentes; j'ai de bons voisins, et pour compagne habituelle une excellente sœur, qui n'a que le défaut d'être un peu trop philantrope.[5])

MADEM. DUVERNE. Philantrope! je vous arrête, mon frère. Je sais assez de grec pour ne pas vouloir de cette épithète-là.

M. DUVERNE. Mettons romanesque, et revenons à notre pari. Voulez-vous que je donne l'ordre qu'on nous envoie le premier mendiant qui se présentera?[6])

tiv steht. Laveaux ist der Meinung, daß keine Präposition steht, wenn die Hoffnung fast sicher, und daß de mit dem Infinitiv folgt, wenn die Hoffnung zweifelhaft ist.

1) Gewöhnlich sagt man point du tout. 2) Freien Lauf lassen (geben). 3) Nach peut-être, du moins, au moins, aussi, à peine, à plus forte raison tritt die Inversion ein. 4) Uebrigens. 5) Vom Griechischen abgeleitet. Das Wort philantropie soll zuerst von Fénelon gebraucht worden sein. 6) Hier steht der Indic., weil der Relativsatz eine Thatsache (kein Urtheil) enthält.

MADDM. DUVERNE. A condition que nous l'examinerons ensemble. La somme que vous voulez me faire perdre est assez considérable pour que j'y regarde à deux fois.

M. DUVERNE. C'est juste.

MADEM. DUVERNE. Je voudrais aussi que ce ne fût pas tout-à-fait un vagabond ni une brute[1]) comme François. Il faut qu'il ait assez de bon sens pour apprécier le bien que nous promettrons de lui faire.

M. DUVERNE. J'entends! Un mendiant de mélodrame.[2])

MADEM. DUVERNE. Dans mes idées, ce que je demande n'est pas impossible à rencontrer.

M. DUVERNE. A la bonne heure, à la bonne heure. Pourvu que cette épreuve soit la dernière, je vous laisse maîtresse du choix. Mais au moins est-il bien convenu, quand vous aurez fait pour ce malheureux tout ce que raisonnablement on peut faire, que les désirs qu'il formera au-delà me donneront gain de cause.[3])

MADEM. DUVERNE. Cela ne fait pas une question, mon frère.

Scène II.

M. DUVERNE, MADEMOISELLE DUVERNE, THIBAUT.

M. DUVERNE. Que voulez-vous, Thibaut?

THIBAUT. Monsieur, mamzelle, je sommes[4]) ben vot' sarviteur. Je venions mettre ces bouquets dans ces vases, comme mamzelle me l'a recommandé.

1) Dummkopf, ungebildeter, roher Mensch; eigentlich Rindvieh. 2) Diese Zusammenstellung ist dem Ausdrucke héros de mélodrame nachgebildet; ein Bettler, der seine Gefühle in sentimentaler Weise ausdrückt, Melodramenbettler. 3) Gewonnenes Spiel geben, oder machen. 4) Es ist eine allgemeine und eigenthümliche

M. DUVERNE. Quand vous aurez fini, vous irez dire qu'on envoie ici, dans cette salle basse, le premier pauvre qui viendra demander l'aumône.

THIBAUT. Pardine![1]) monsieur, ça se trouve ben, car il y a ici depuis hier un homme qui a couché dans la grange, et qui me paraît un assez bon garçon. Il est gai comme quand on n'a pas le sou, et il se rend sarviable[2]) à tout le monde.

M. DUVERNE. D'où vient-il?

THIBAUT. Je n'en sais, ma fine[3]), rian. J'ai mieux aimé lui faire arroser mes artichauts que de causer avec lui; mais n'importe d'où ce qu'il deviant, on y est ben déguisé.

M. DUVERNE. Etes-vous sûr qu'il ne soit pas parti?

THIBAUT. Lui! Ah! il est trop ben appris[4]) pour s'en aller d'une bonne maison sans avoir déjeuné.

MADEM. DUVERNE. Laissez cela, Thibaut, et allez le chercher tout de suite.

THIBAUT. Oui, mamzelle. *(Il sort.)*

Scène III.

M. DUVERNE, MADEMOISELLE DUVERNE.

MADEM. DUVERNE. Si cet homme allait répondre à mon attente; s'il me faisait gagner; s'il se trouvait heureux de rester avec nous; enfin s'il ne désirait rien davantage, est-ce que nous aurions le cœur de le renvoyer?

Erſcheinung, daß die gewöhnlichen Leute in Frankreich zu der erſten Perſon des Singular das Verbum in der erſten Perſon des Plural ſetzen.

1) Pardieu! wahrlich! 2) Serviable dienſtbar; das deutſche Wort „machen" wird beim Adj. mit rendre überſetzt. 3) foi. 4) wohlerzogen, klug.

M. DUVERNE. Je voudrais qu'il me fît perdre, je le garderais avec bien du plaisir. Nous parions sur un étranger; et, si nous regardions autour de nous, qui verrions-nous qui soit content? Excepté mon vieux Joachim dont personne ne voudrait plus, les autres n'ont l'air de rester ici qu'en attendant mieux. Tout dernièrement encore, [1]) votre femme de chambre ne voulait-elle pas vous quitter?

MADEM. DUVERNE. Ce n'était pas faute[2]) d'attachement, la pauvre fille! mais elle ne peut pas se passer de café. Depuis que j'ai permis qu'on lui en donnât, elle se mettrait au feu pour moi.

Scène IV.

M. DUVERNE, MADEMOISELLE DUVERNE. THIBAUT.

THIBAUT. Il va venir dans un instant, monsieur. Il est allé avec le cocher pour faire ferrer les chevaux.

M. DUVERNE. C'est bien, Thibaut. Vous nous avertirez quand il sera de retour.

(M. et mademoiselle Duverne sortent.)

Scène V.

THIBAUT, *seul, arrangeant des fleurs.*

Queuque c'est donc que ce goût de pauvres qu'ils ont depuis queuque temps? C'est pour faire les charitables, apparemment. Il y a comme un vent qui souffle à présent sur les maîtres; ils font tous les bons apôtres. C't'idée d'aller chercher des inconnus pour que ça fasse plus d'embarras. Au

1) Ganz kürzlich noch. 2) Das war nicht Mangel an; faute de mieux in Ermangelung von etwas Besserem.

lieur[1]) de jeter de l'argent à la tête d'un tas de fainéans, ils n'ont qu'à me le donner à moi. S'il ne faut qu'en faire du bruit, parguenne![2]) je le dirai à tout le monde.

Scène VI.

THIBAUT, JOSEPH, *proprement mais misérablement vêtu.*

JOSEPH. On dit que vous me demandez pour parler à vos maîtres, monsieur le jardinier.

THIBAUT. Oui, mon garçon. Je vous ons protégé auprès d'eux, v'là quasi[3]) que je m'en repens à cette heure.

JOSEPH. Que voulez-vous dire?

THIBAUT. Avec le goût qu'ils ont pour les nouvieaux venus, je vous ons trop ben choisi peut-être. J'aurions dû réfléchir à ça. C'est que ça n'est pas agriable de se voir couper l'herbe sous le pied, surtout par un queuque z'un à qui on a rendu service.

JOSEPH. Je ne vous comprends pas.

THIBAUT. Je me comprenons ben, moi, et ça suffit. Tatigoi![4]) si j'avions tant seulement une centaine de pistoles devant moi, que je sussions lire, et que je fussions garçon, je ne mourrais pas au sarvice, ben sûr.

JOSEPH. Est-ce que vos maîtres ne sont pas bons?

THIBAUT. Les bons maîtres, ce sont des grimaces, voyais-vous? Quand les maîtres ne sont pas justes, je dis qu'ils ne sont pas bons. V'là quinze ans que je suis ici où j'ai un mal de galérien, eh! ben,

1) Au lieu. 2) So viel wie pargué, parguienne, pardi und pardienne. 3) Spr. kasi, faſt. 4) Tatigué! potz tauſend!

ni monsieur, ni sa sœur ne m'ont pas fait le quart des gracieusetés[1]) qu'ils vont vous faire tout de suite.

JOSEH. A propos de quoi me feront-ils des gracieusetés?

THIBAUT. Demandez-le moi. Mais si j'ons un conseil à vous donner, ne vous laissez pas aller tout d'abord aux biaux discours; vous en seriais dupe, je vous en avartis. Ça paraît tout miel et tout sucre; dans le fond, ça n'est qu'un feu de paille, pas davantage.

JOSEPH. Si vous vouliez vous expliquer plus clairement?

THIBAUT. C'est inutile, vous ne devez pas en entendre plus que je ne veux vous en dire. On a ses raisons. Suffit que vous n'oubliez pas que c'est moi qui vous ai protégé, et que vous ne devez jamais parler contre moi. C'est-i pas dur, au bout de quinze ans qu'on est dans une maison, d'être obligé de prendre des précautions pareilles vis-à-vis d'un étranger, et d'un étranger à qui l'on pouvait laisser passer son chemin. Je me soufflетterais. Songez toujours qu'un jardinier n'est pas un domestique, et que s'il vend des graines de son potager et même un peu de fruit, de temps en temps, ça ne regarde personne.

JOSEPH. Il y a long-temps que je sais cela.

THIBAUT. Quand on a trois enfants, et qu'on est un honnête homme, on doit chercher à leur assurer du pain.

JOSEPH. Cela va sans dire.[2])

THIBAUT. C'est qu'il y a des calins qui vont tout conter aux maîtres; et comme la plupart des maî-

1) Gefälligkeiten, Geſchenke. 2) Das verſteht ſich von ſelbſt.

tres se soucient fort peu des enfants des autres, ils prétendent qu'on leur fait du tort.

JOSEPH. Vous n'aurez pas à vous plaindre de moi, soyez tranquille.

THIBAUT. J'avons ça dans l'idée. Vous avez une mine qui m'a agréié[1]) tout de suite. Fallait ben qu'il y eût quelque chose comme ça pour que je vous aie protégé comme je vous ons protégé... Quoi que vous savez faire?

JOSEPH. Bien des choses.

THIBAUT. Mais encore?

JOSEPH. Vous jugez que quand on a été malheureux...

THIBAUT. Je ne vous demande pas votre histoire; vous la ferez à ceux qui vous la paieront. Je voulions seulement savoir si, dans le cas où l'on vous garderait ici, vous pourriez m'être bon à bêcher mes plates-bandes.[2])

JOSEPH, *avec un air d'intelligence*. Et à les ensemencer, et à les récolter; et même à vendre à la ville voisine les légumes et les fruits que vous aurez mis de côté pour assurer du pain à vos enfants.

THIBAUT, *lui frappant sur l'épaule*. Allons vous êtes un bon luron;[3]) je ne me suis pas trompé. Je ne vous répète plus qu'une chose: quand on est pas le maître, il faut être contre les maîtres. Il n'y a pas de cajoleries qui tiennent: leurs intérêts ne sont pas les nôtres.

JOSEPH. Vous croyez donc que je vais plaire tout de suite.

THIBAUT. Vous êtes pauvre; vous demandez l'aumône.

JOSEPH. Je n'ai jamais demandé l'aumône, mais seulement les moyens de continuer ma route.

1) Agréé, gefallen. 2) Rabatten. 3) Luſtiger Bruder.

THIBAUT. Eh! ne chicanez pas sur les mots,[1]) puisque c'est à ça que vous devrez les amiquiés[2]) qu'on va vous faire. Mamzelle surtout, pour peu que vous lui arrangiez une histoire ben touchante... Mais je bavarde, et je ne vas pas les avertir. Ils me l'avont pourtant ben recommandé. Je vous laisse seul. Il n'y a pas de danger, j'espère?

JOSEPH. Soyez sans inquiétude.

THIBAUT. D'ailleurs je ne serai qu'un instant.

(Il sort.)

Scène VII.

JOSEPH, *seul.*

Autant que je puis deviner quelque chose aux coq-à-l'âne[3]) de ce manant, je suis ici chez des originaux. Ma foi! vogue la galère. Je ne pouvais plus rester à Paris, c'était trop scabreux.[4]) Je vais à Bordeaux, sans trop savoir pourquoi. Si l'on me retient sur la route, tant mieux. On va m'interroger, voilà le difficile.[5]) Bast! le mensonge est fait pour s'en servir; et si des gens qu'on appelle comme il faut, parce qu'ils ne manquent de rien, ne disent pourtant pas un mot de vérité, à plus forte raison, un pauvre diable comme moi qui manque de tout.

Scène VIII.

MADEMOISELLE DUVERNE, THIBAUT, JOSEPH.

THIBAUT. Le v'là mamzelle. N'est-il pas vrai qu'il a une bonne physionomie?

1) Um Worte ſtreiten. 2) amitiés. 3) Ungereimtes Geſchwätz. 4) gefährlich, mißlich. 5) Darin liegt die Schwierigkeit, die Gefahr.

MADEM. DUVERNE. La figure est souvent trompeuse, Thibaut. *(A Joseph.)* Non pas que je dise cela pour vous, mon garçon ; je serais bien étonnée au contraire que vous ne fussiez pas un bon sujet. Mais comment se fait-il qu'à votre âge, fort comme vous le paraissez, vous n'ayez pas d'autre ressource que de courir les grands chemins?

JOSEPH, *soupirant.* Ah ! madame.

MADEM. DUVERNE. Vous le gênez; Thibaut: allez chercher votre maître.

THIBAUT, *à part et s'en allant.* Le fin matois !

(Il sort.)

Scène IX.

MADEMOISELLE DUVERNE, JOSEPH.

MADEM. DUVERNE. Parlez à présent, mon enfant. Ne craignez rien. Avez-vous quelque chose à vous reprocher? Vous devez m'en faire l'aveu pour ne pas vous exposer à des désagréments, dans le cas où la vérité viendrait à se savoir.[1])

JOSEPH. Votre bonté m'enhardirait si j'avais commis des fautes; mais, Dieu merci; je ne suis que malheureux. *(A part.)* Ouf!

MADEM. DUVERNE. Un désespoir amoureux sans doute... Jeune comme vous êtes.

JOSEPH, *à part.* Bravo! Je n'aurais jamais pensé à celui-là.

MADEM. DUVERNE. Répondez. Ai-je deviné juste?

JOSEH. Je n'ai plus rien à vous apprendre.

MADEM. DUVERNE. Pardonnez-moi, mon garçon, pardonnez-moi. Votre maîtresse vous aura trompé; elle en aura peut-être épousé un autre.

1) In dem Falle, wo die Wahrheit bekannt würde.

JOSEPH. Elle ne l'a point épousé, madame; mais elle n'en est pas moins perdue pour moi.

MADEM. DUVERNE. Quelle femme était-ce donc?

JOSEPH. L'innocence même; mais à Paris cela dure si peu. Horrible ville!

MADEM. DUVERNE, *attendrie.* Ah! pauvre malheureux.

JOSEPH. J'en ai été plus de trois mois malade.

MADEM. DUVERNE. Je le crois bien, c'est peu.

JOSEPH. Je pourrais dire quatre.

MADEM. DUVERNE. Oh! oui.

JOSEPH. Quatre mois de maladie épuisent bien vite les ressources d'un homme qui n'a que son travail.

MADEM. DUVERNE. Et vous vous êtes mis en route aussitôt que vous avez été guéri?

JOSEPH. Je n'aurais pas pu rester davantage dans les lieux qu'elle habitait.

MADEM. DUVERNE. Où comptiez-vous aller?

JOSEPH. A Bordeaux.

MADEM. DUVERNE. Pourquoi Bordeaux?

JOSEPH, *d'un air d'ingénuité.* Parce qu'on dit qu'il y a tant de gens de ce pays-là partout, que j'espère qu'il y a plus de place chez eux qu'autre part.[1])

MADEM. DUVERNE, *à part.* La singulière idée! Il me fait rire malgré moi. *(Haut.)* De sorte que vous resteriez volontiers dans cette maison, si on vous y arrêtait.

JOSEPH. Ce serait le plus grand bonheur qui pourrait m'arriver.

MADEM. DUVERNE. Eh! bien, mon enfant, je vous garde.

1) Als irgend anderswo; nulle part nirgends.

JOSEPH. En vérité, madame, je ne puis assez vous remercier d'un tel bienfait; vous me rendez la vie.

MADEM. DUVERNE. Je ne sais trop quel sera votre emploi; mais mon frère vous l'indiquera. La seule chose que je vous recommande, c'est de ne pas vous tourmenter, et de vous fier à nous pour vous récompenser selon votre mérite.

JOSEPH. Ne parlons pas de cela, madame. Vous faites pour moi cent fois plus que je n'aurais osé l'espérer dans l'état de détresse où je me trouve. Vous m'accueillez chez vous sans savoir qui je suis, ce que je sais faire; vous ne me demandez aucun renseignement sur les professions que j'ai exercées. Je pourrais être un vagabond.

MADEM. DUVERNE, *d'un ton d'assurance*. Les vagabonds n'ont pas le cœur sensible; ils ne s'exilent pas volontairement; ils ne sont pas quatre mois malades parce qu'une coquette leur a été infidèle.

JOSEPH. C'est vrai.

MADEM. DUVERNE. Vous voyez qu'un aveu que j'ai tiré de vous presque à votre insu, m'a disposée en votre faveur plus efficacement que tout ce que vous auriez pu me dire.

JOSEPH. Il est heureux pour moi de n'avoir pas hésité à vous parler avec franchise.

MADEM. DUVERNE. A présent que je connais votre cœur, j'affirmerais que vous êtes dévoué, sage, actif, intelligent. Dites si je vous connais bien, et si toutes les questions que j'aurais pu vous faire m'en auraient appris davantage.

JOSEPH. C'eût été difficile.

Scène X.

M. DUVERNE, MADEMOISELLE DUVERNE, JOSEPH.

MADEM. DUVERNE. Tenez, mon frère, vous serez content de ce garçon, j'en suis sûre.

M. DUVERNE. Nous verrons. Quel est-il?

MADEM. DUVERNE. Je sais tout cela; je vous le conterai.

M. DUVERNE. A-t-il déjà servi quelque part? Vous a-t-il montré ses certificats?

MADEM. DUVERNE. Oh! bien oui, des certificats! il ne faut pas procéder avec lui comme avec un autre. *(Bas à son frère.)* Je risque plus que vous dans notre gageure; vous m'avez permis de choisir mon champion; celui-ci me convient.

M. DUVERNE. A la bonne heure.

MADEM. DUVERNE, *haut.* De quel ouvrage le chargez-vous?

M. DUVERNE. Puisque vous êtes sa caution, je ne vois pas d'inconvénient à l'attacher à notre service personnel. *(A Joseph.)* Allez, mon ami, demandez mon valet de chambre,[1]) et dites-lui de[2]) vous donner la livrée du domestique qui était ici avant vous.

JOSEPH. Oui, monsieur.

(Il salue très-profondément et s'en va.)

1) Demander qn nach Einem fragen. 2) Wenn dire mit dem Infinitiv durch de verbunden wird, so enthält es eine Aufforderung, einen Befehl.

Scène XI.

M. DUVEENE, MADEMOISELLE DUVERNE.

M. DUVERNE. Convenez, ma sœur, qu'il est impossible de se conduire avec plus de loyauté que je ne le[1]) fais.

MADEM. DUVERNE. Vous ne vous en repentirez pas, mon frère.

M. DUVERNE. Pardonnez-moi, puisque vous prétendez que ce garçon doit me faire perdre mon pari.

MADEM. DUVERNE. Oui; mais appréciez l'avantage de s'attacher un pareil sujet.

M. DUVERNE. Quelle assurance a-t-il donc pu vous donner en si peu de temps?

MADEM. DUVERNE. M'avez-vous jamais vue inconséquente?

M. DUVERNE. Quelquefois, comme tout le monde.

MADEM. DUVERNE. Suis-je une folle?

M. DUVERNE. Les fous sont ceux qui n'ont qu'un genre de folie.

MADEM. DUVERNE. Et moi, je les ai tous apparemment. Il faudra que j'essaie un jour de ne voir les choses que du mauvais côté, d'être remplie de méfiance et de préventions; je me moquerai de tout le monde; je dirai des choses piquantes à mes amis, même à mes parents; je n'aurai d'estime que pour moi; et, comme je vous ressemblerai alors, vous me trouverez fort raisonnable.

M. DUVERNE. Il faut faire la part de l'exagération[2]) dans ce que vous venez de dire; mais assu-

1) Hier ſteht ne wegen des vorhergehenden Comparativs; auch darf in ſolchen Fällen das unſer „es" vertretende le im Franzöſiſchen nicht fehlen. 2) Man muß die Uebertreibung beſtimmen, feſtſetzen, in Anrechnung bringen.

rément, il y a moins d'inconvénients à ne se laisser séduire par rien, que d'avoir toujours un engouement[1]) tout prêt pour les moindres circonstances.

MADEM. DUVERNE. J'ai donc toujours un engouement tout prêt?

M. DUVERNE. Je ne parle pas de vous, ma sœur.

MADEM. DUVERNE. Il serait plaisant que vous puissiez me prouver cela. Nous avons fait un pari. Vous soutenez que tous les hommes sont pétris[2]) d'ambition, que ceux même qui ne devaient pas s'attendre au bonheur dont ils jouissent, s'en dégoûtent bientôt pour rêver mille chimères. Moi, qui ai meilleure opinion de l'humanité, je suis persuadée au contraire qu'il y a beaucoup plus de gens qu'on ne croit, surtout parmi ceux qui ont été malheureux, dont on pourrait fixer les désirs à bien peu de frais. J'espère avoir trouvé un garçon qui nous en donnera la preuve; je m'en réjouis pour le gain de cette cause; voilà tout mon engouement.

M. DUVERNE. Rien de tout cela ne me dit comment ce garçon s'y est pris pour vous donner si bonne opinion de son mérite.

MADEM. DUVERNE. Vous ne comprendriez pas. Les femmes ont un tact! Quand elles voient un jeune homme simple, modeste, qui a bonne mine d'ailleurs, elles sont toujours sûres que c'est un bon sujet.

1) Gefaßtes Vorurtheil, hartnäckiges Beharren auf einer vorgefaßten Meinung. 2) Von Ehrgeiz erfüllt; pétrir kneten, durchwirken.

Scène XII.

M. DUVERNE, MADEMOISELLE DUVERNE, THIBAUT.

THIBAUT. Monsieur, c'est-i[1]) vrai que c'est le nouviau venu qui va être cocher?

M. DUVERNE. Qui est-ce qui dit cela?

THIBAUT. Tout le monde. Parce que, comme le cocher boit de temps en temps un petit coup, on prétend que monsieur veut le renvoyer. Ce n'est pas l'embarras, je crois qu'on ne gagnerait pas beaucoup au change, car, je ne sais pas, mais le nouviau venu ne me paraît pas ben sobre non plus. A son âge, il a déjà le nez presque aussi rouge que moi.

MADEM. DUVERNE. Vous êtes fou, Thibaut; ce garçon n'a pas le nez rouge.

THIBAUT. Ma fine! Mamzelle, ça m'avait paru comme ça, parce que je crains que petit à petit[2]) il ne devienne notre maître à tous. Mamzelle ne l'a pas vu depis qu'il a son habit de livrée; il porte la tête haute comme un seigneur.

MADEM. DUVERNE. Ce sont des propos[3]) que cela; et je vois qu'on a bonne envie, dans la maison, de faire une ligue contre ce pauvre jeune homme. Dans tous les cas, vous devriez prendre son parti, vous Thibaut; car c'est votre protégé.

THIBAUT. Le nouviau venu n'est pas mon protégé du tout.

M. DUVERNE. Le nouveau venu! le nouveau venu! N'a-t-il pas de nom?

THIBAUT. C'est possible, monsieur; mais je ne le sais pas.

1) Est-il. 2) allmählig. 3) Geſchwätz, Gerede.

M. DUVERLE. Et vous, ma sœur.

MADEM. DUVERNE. Ni moi non plus.[1])

M. DUVERNE. Comment? vous ne savez pas même son nom?

MADEM. DUVERNE. Qu'importe son nom, mon frère? Avons-nous parié sur son nom?

M. DUVERNE. Pas absolument. Mais en général on tient assez[2]) à savoir comment se nomment les gens que l'on a autour de soi.

MADEM. DUVERNE. Je vois que les propos de votre jardinier vous ont monté la tête.[3])

M. DUVERNE. Vous me connaissez bien.

MADEM. DUVERNE. Sans cela, vous feriez-vous une affaire de si peu de chose?

M. DUVERNE. N'en parlons plus.

MADEM. DUVERNE. Il suffit que ce jeune homme s'annonce bien, qu'il ait une physionomie honnête, pour que tout le monde se mette contre lui.

M. DUVERNE. Je ne suis pas contre lui; je ne le connais pas.

MADEM. DUVERNE. Mais, moi qui le connais, je vous en réponds.

M. DUVERNE. Aussi suis-je fort tranquille sur son compte.

MADEM. DUVERNE. Je vais dire à Julie de le prendre sous sa protection.

M. DUVERNE. Vous ferez bien.

MADEM. DUVERNE. N'ordonnerez-vous pas à Joachim de lui montrer tout doucement ce qu'il aura à faire?

M. DUVERNE. Volontiers.

1) Ich auch nicht. 2) Giebt man ziemlich viel darauf, hält man es für ziemlich wichtig. 3) In den Kopf gestiegen sind, den Kopf verdreht haben.

MADEM. DUVERNE. Eh! bien, mon frère, allons-y de ce pas.

M. DUVERNE. Comme vous voudrez, ma sœur.

Scène XIII.

THIBAUT, *seul.*

Si monsieur a queuquefois de mamzelle cent pieds par dessus la tête;[1]) ça doit être comme ça aujourd'hui. Il ne disait rien; mais quelle moue il faisait! C'est agréable de savoir que les maîtres ont aussi leur tintoin.[2]) Lui, qui ne s'est pas marié pour être tranquille! *(Il rit.)* J'aimerais mieux cent femmes qu'une demoiselle comme mademoiselle. Et c'est tout simple: une femme a son mari; au lieu qu'une demoiselle, ça n'a rien, et ça est obligé de tracasser sur tout[3]) pour ne pas trop s'ennuyer. Faut ben d'ailleurs que ça emploie son activité à queuque chose.

Scène XIV.

THIBAUT, JOSEPH, *en livrée, avec un habit de son maître sous le bras.*

JOSEPH. Dites donc un peu, monsieur le jardinier, est-ce que c'est ici que vous faites votre potager?

THIBAUT. En v'là ben d'un autre.[4])

JOSEPH. J'aime assez que chacun soit à sa place.

THIBAUT. Y pensez-vous[5]) de me parler ainsi?

JOSEPH. Ma question vous paraîtrait-elle ridicule par hasard?

1) Der Herr hat bisweilen sehr viel Noth mit dem Fräulein. 2) Unruhe, Sorge, eigentlich Ohrensausen. 3) Ueber alles zu stänkern, sich herzumachen. 4) Das ist wohl etwas Neues. 5) Was fällt Ihnen ein?

THIBAUT, *dans le plus grand étonnement.* Enfin... Écoutez donc... *(A part.)* Je ne sais que lui dire. A-t-il l'air insolent ce coquin-là!

JOSEPH. J'ai toujours vu que les jardiniers se tenaient dans leur jardin.

THIBAUT. Ah! ça mais, vous me feriez ben plaisir de me dire où vous vous teniez, vous qui parlez; rien qu'hier[1]) à cette heure-ci?

JOSEPH. Cela ne vous regarde pas, je n'ai pas de compte à vous rendre.

THIBAUT. Vous oubliez que vous me les avez déjà rendus. Ne m'avez-vous pas avoué que vous n'étiez qu'un malheureux?

JOSEPH. Qu'appelez-vous un malheureux?

THIBAUT. Sans ma protection, vous courriez encore les grands chemins.

JOSEPH. Vous avez bonne mémoire, à ce qu'il me semble.

THIBAUT. Pardine! ça n'est pas si ancien.

JOSEPH. Je ne me rappelle pourtant plus, moi, les confidences que vous m'avez faites, quoiqu'elles soient de la même date; et quelqu'un qui me demanderait ce que devient une grande partie de vos fruits et de vos légumes, m'embarrasserait beaucoup, faute de savoir que lui répondre.

THIBAUT, *à part.* Ah! le traître!

JOSEPH. Allez, mon garçon; allez à votre potager.

THIBAUT, *à part.* Il faut ben lui obéir; mais, morgoi![2]) j'enrage. *(Il sort.)*

1) Erſt geſtern. 2) So viel wie morgué und morguant, potz tauſend! zum Henker!

Scène XV.

JOSEPH, *seul.*

Le maraud s'attendait, je crois, à de la reconnaissance de ma part. Ah! que je n'ai garde de m'embarquer dans de semblables procédés,[1]) surtout avec un imbécile de cette espèce, qui ne peut plus me servir à rien! J'ai fait une école néanmoins, en lui avouant ma misère; il ne l'a pas oubliée. Il était si difficile de faire autrement... Tout déposait contre moi. N'importe, quand on attend quelque chose du hasard, on ne doit pas donner sa mesure. C'est une leçon pour l'avenir.

Scène XVI.

JOSEPH, JULIE.

JULIE. Eh! mais, me trompé-je? Le ciel me pardonne c'est monsieur Étienne!

JOSEPH. Quoi! c'est vous, madame Julie! Comment diable êtes-vous donc ici?

JULIE. Parce que la vieille baronne de Stevannes, chez qui vous m'avez connue à Paris, m'a recommandée en mourant à mes maîtres actuels. Mais vous! vous, monsieur Étienne!

JOSEPH. D'abord, ma chère Julie, je ne m'appelle plus Étienne. Je voyage incognito sous le nom de Joseph; et vous me ferez plaisir de ne pas m'en donner d'autre.

JULIE. Je ne suis pas curieuse; mais j'ai grand peur que vous n'ayez fait quelque sottise. Pourquoi avez-vous quitté votre maître?

JOSEPH. Lequel?

1) Warum habe ich mich nicht gehütet, mich auf ſolche Dinge einzulaſſen.

JULIE. Le neveu de madame la baronne?

JOSEPH. Ah! ma chère, je ne me rappelais seulement plus avoir été chez lui. J'ai fait vingt maisons depuis ce temps-là.[1]) C'est inconcevable combien les maîtres deviennent difficiles à contenter. Ils sont d'une méfiance à présent et d'une parcimonie qu'on ne peut pas s'imaginer. Un garçon comme moi, par exemple, qui a de bonnes habitudes et qui aime à aller rondement,[2]) ne trouve presque plus moyen de faire de ces petits profits qu'on se permet de temps en temps, et qui réparent du moins la modicité des gages que l'on vous donne.

JULIE. Voilà le fin mot: à force d'avoir voulu réparer, vous vous serez mis dans de mauvaises affaires; et c'est là d'où vient votre incognito.

JOSEPH. Vous êtes trop bonne fille pour rien comprendre à tout cela. Si vous connaissiez mes malheurs....

JULIE. Je crois que je connaîtrais de beaux mensonges; témoin les contes que vous avez faits à mademoiselle. Ah! si j'avais su que c'était de vous qu'elle me parlait, jamais je n'aurais pu tenir mon sérieux.

JOSEPH. Par quelle raison?

JULIE. Comment! vous, un amant sensible et malheureux! *(Elle rit.)* Ce que j'admire, c'est que vous ayez deviné aussi juste comment il fallait vous y prendre avec elle.

JOSEPH. Fi donc! ce n'est pas moi qui ai inventé toutes ces fadeurs; je les ai approuvées, pas davantage.

JULIE. Vous êtes toujours fier, à ce qu'il me paraît. Mais que comptez-vous faire? Vous ne

1) Ich bin ſeit jener Zeit in zwanzig Häuſern geweſen. 2) Aufrichtig (gerade, offen) zu Werke gehn.

resterez pas ici; cette maison ne vous convient pas, il n'y a pas de quoi[1]) exercer vos talents.

JOSEPH. En voyage, je ne suis pas difficile; je prends assez volontiers ce qui se rencontre; et, pour peu que ces gens-ci ne soient pas par trop ridicules, je veux bien leur donner un mois ou deux de mon temps... Mais parlons sérieusement. Qui est-ce qui tient la bourse dans cette maison? A qui faudra-t-il s'attacher?

JULIE. Monsieur a sa fortune; et mademoiselle a la sienne.

JOSEPH. Alors quel est le plus généreux des deux? ou le plus imbécile, celui que l'on peut mener le plus facilement?

JULIE. Taisez-vous donc, jeune homme; vous parlez comme les valets que l'on voit dans les comédies. Est-ce que l'on mène comme cela ses maîtres du premier coup? Donnez-vous au moins patience; cela doit venir petit à petit.

JOSEPH. Vieille méthode. Quand on n'est pas assez sot pour avoir des scrupules, quand on est prêt à flatter toutes les manies, on doit s'emparer tout de suite des maîtres qui vous tombent sous la main.

JULIE. Bonté du ciel![2]) Quelle dépravation, monsieur Étienne!

JOSEPH. Dites: Bonté du ciel! Quelle dépravation, monsieur Joseph. J'aime mieux cela ainsi.

JULIE. Mais vous valiez cent fois mieux quand je vous ai connu.

JOSEPH. J'étais alors au service du comte Julien, qui faisait l'hypocrite pour s'assurer la succession

1) De quoi bedeutet oft: Mittel, Urſache. „Il n'y a pas de quoi“ „es iſt nicht Urſache, keine Urſache“ erwidert man auf Dankbezeigungen. 2) Du himmliſche Güte!

de votre maîtresse; il était tout simple que je fusse un petit saint.

JULIE. Non, vous n'étiez pas un petit saint; ce n'est pas cela que je veux dire, mais au moins...

JOSEPH, *l'interrompant.* Ah! que je voudrais avoir votre âge; ce bel âge de tranquillité où l'on peut mépriser toutes les folies du monde... Mais il me resterait encore le goût de la loterie, du vin et du jeu, dont on dit qu'on ne se corrige jamais.

JULIE. Quelle rage avez-vous donc de me parler ainsi? Je ne vous demande pas tous ces aveux.

JOSEPH. C'est un besoin de me vanter qui me prend quelquefois malgré moi.

JULIE. Peste soit de votre vanterie.

JOSEPH. Bast, bast, la seule différence qu'il y ait de moi aux autres, c'est que je parle et qu'ils se taisent. J'ai lu quelque part qu'il n'y a que deux espèces de gens dans le monde, ceux qui sont pendus et ceux qui mériteraient de l'être. Cela doit vous tranquilliser.

JULIE, *riant.* Ce qui me tranquillise davantage, c'est que je vois à présent que tout ce que vous dites n'est que pure plaisanterie.

JOSEPH. En effet, comment peut-on parler sérieusement quand on porte une livrée? Bonne Julie, ne vous paraît-il pas plaisant de me voir affublé[1]) de la sorte? Moi en livrée! Je suis aujourd'hui d'une bonhomie qui m'étonne.

JULIE. Il me semble cependant qu'il n'est pas trop maladroit de s'être procuré la vie et l'habit, quand, il y a si peu de temps encore, on manquait de l'un et de l'autre.

JOSEPH. C'est déjà ancien cela; c'est de ce matin. Vous avez tous, dans cette maison-ci, une mémoire

1) vermummt, aufgeputzt, ausstaffirt.

de détails qui n'a pas le sens commun. La vie est si courte que du matin au soir c'est déjà une éternité. Ce qui m'occupe maintenant que je suis en pied, c'est de savoir quel poste je me choisirai.

JULIE. On disait que vous vouliez remplacer notre cocher.

JOSEPH. Prenez donc garde que c'est encore de la livrée, ma chère. D'ailleurs ce garçon est ivrogne, lourd et paresseux, il n'est bon qu'à cela. *(Il ôte son habit et passe celui de son maître.)* Voilà qui me va à merveille. Eh! mais, cet habit a l'air d'avoir été taillé pour moi! Qu'en pensez-vous, Julie? Je n'ai vu votre maître qu'un instant, il ne m'avait pas paru avoir la taille aussi avantageuse. Il est rare de trouver au milieu des bois un homme bâti de ce modèle... C'est peut-être encore une folie que je fais, mais, en considération de sa bonne tournure, je me déciderais presque à lui servir de valet de chambre.

JULIE. La tête vous tourne.

JOSEPH. Vous trouvez que c'est au-dessous de moi, parce que votre monsieur Duverne n'est qu'un homme de campagne. Mais écoutez, ma bonne Julie, j'ai fait assez d'extravagances jusqu'à présent pour penser à me mettre dans la réforme. D'ailleurs, ne sommes-nous pas ici dans un pays perdu? qui est-ce qui saura seulement que je l'ai habité? Que, d'une manière ou d'une autre, je remonte un peu mes finances, j'en serai quitte, en reparaissant dans le monde, pour faire un joli roman.

JULIE. Croyez-moi, avec ces façons-là, votre roman sera bientôt fini; car vous vous ferez mettre à la porte.

JOSEPH. A la porte! allons donc.

JULIE. Dans la position où vous êtes, obligé de changer de nom; ne devriez-vous pas vous trouver trop heureux d'avoir ici un asile, sans vous forger des chimères[1]) comme vous faites?

JOSEPH. On s'énerve par de pareils calculs. L'humanité ne réussit à personne, à moins de s'en faire un état. Mais cela ne me conviendrait pas. Non, non, ma chère Julie; je vous ai toujours aimée comme une mère, vous m'avez toujours grondé comme votre fils; il faut que vous m'aidiez à faire renvoyer le vieux valet de chambre de votre maître, et que vous me procuriez sa place.

JULIE. Par quel moyen?

JOSEPH. Eh! parbleu, par le moyen de votre demoiselle. Si elle le veut bien, il faudra que son frère finisse par y consentir. Elle a une si grande force de son côté.

JULIE. Quelle force a-t-elle donc?

JOSEPH. La déraison. Je défie tous les hommes du monde de résister à celle-là. Partout où il se trouve une femme déraisonnable, il se trouve une maîtresse absolue.

JULIE. La voilà bien récompensée de l'intérêt qu'elle a pris à vous.

JOSEPH. C'est justement là-dessus que je l'ai condamnée.

JULIE. Eh! bien, vous ne me condamnerez pas, moi; car je vous avertis, monsieur Étienne, ou monsieur Joseph, comme il vous plaira de vous appeler, que loin de me prêter à vous impatroniser dans cette maison, j'emploierai au contraire tout mon crédit à vous en faire éloigner.

JOSEPH. Voilà un vilain avertissement.

1) Hirngeſpinnſte machen (forger ſchmieden).

JULIE. Je ne veux pas me rendre votre complice; je vous le dis tout net; et, s'il le fallait même, j'aimerais mieux contribuer de ma bourse pour vous fournir les moyens de continuer votre voyage.

JOSEPH, *l'embrassant.* On ne fait plus de ces pâtes-là.[1])

Scène XVII.

MADEMOISELLE DUVERNE, JOSEPH, JULIE.

MADEM. DUVERNE. Qu'est-ce que cela signifie?

JOSEPH. Vous voyez, madame, un fils qui embrasse sa mère.

MADEM. DUVERNE. Est-il possible!

JULIE. Mais, non vraiment, mademoiselle, il n'est pas mon fils.

JOSEPH, *d'un ton pénétré.* Pas par la naissance, j'en conviens, mais par l'attachement, par le respect, par tous les sentiments de reconnaissance et du plus tendre dévouement.

MADEM. DUVERNE. Vous vous connaissiez donc?

JOSEPH. C'est aux conseils de cet ange de bonté et de raison que je dois le peu de prudence et de circonspection qui ont toujours brillé dans ma conduite. C'est elle qui m'a éclairé, qui m'a guidé; sans sa bienveillance pour moi, qui sait ce que je serais devenu?

MADEM. DUVERNE. J'en suis dans le ravissement, et je ne puis m'empêcher de voir une sorte de miracle dans le hasard qui vient de vous réunir. Ne pensez-vous pas comme moi, Julie?

JOSEPH. Si je ne craignais de passer pour ridicule auprès de madame, je lui avouerais que j'en avais comme[2]) un pressentiment.

1) So gute Seelen gibt es nicht mehr (pâte = Teig). 2) Eine Art, gleichsam.

MADEM. DUVERNE. Vous avez donc quelquefois des pressentiments aussi?

JOSEPH. Bien souvent.

MADEM. DUVERNE. Savez-vous, Julie, que votre élève me paraît un garçon bien distingué?... Vous riez.

JOSEPH, *d'un air naïf.* Cela la flatte, madame.

MADEM. DUVERNE. Dans cette classe, avoir des pressentiments! c'est fort rare... Mais quel habit portez-vous donc là, mon enfant?

JOSEPH. C'est un habit de monsieur que l'on m'a donné à nettoyer, et que j'ai passé [1]) un instant, comme les valets de chambre ont l'habitude de le faire à Paris, pour vérifier s'il ne lui manquait rien.

MADEM. DUVERNE. L'habitude est parfaite. De sorte que vous avez été valet de chambre?

JOSEPH. Je n'ai jamais été que cela, madame. Demandez à madame Julie.

MADEM. DUVERNE. Je ne demanderai rien à Julie, elle a l'air d'une idiote aujourd'hui.

JOSEPH, *prenant une des mains de Julie dans les siennes.* Si vous connaissiez les pensées qui l'occupent, vous la jugeriez avec plus d'indulgence. Excellente amie! j'ai beau lui représenter [2]) que ses prétentions sont exagérées, qu'il faut qu'elle me laisse au moins le temps de me faire connaître, elle ne veut entendre à rien. La confiance qu'elle a dans votre bonté est si grande, qu'elle ne désespère pas d'obtenir de vous, une chose qu'il me paraît impossible que vous lui accordiez.

MADEM. DUVERNE. Expliquez-moi cette chose, Julie.

1) anprobirt, getragen. 2) Vergebens wiederhole ich ihr.

JOSEPH. Madame Julie, puisque madame veut bien vous entendre...

JULIE, *bas à Joseph.* Vous êtes terriblement effronté.

JOSEPH, *haut.* On ne risque rien auprès d'une personne comme madame.

MADEM. DUVERNE. Il a raison, Julie; il me connaît mieux que vous ne me connaissez.

JOSEPH. Allons, madame Julie, un peu de résolution.

JULIE, *d'un ton décidé.* Vous le voulez, eh! bien, je vais en avoir.

JOSEPH, *lui prenant encore les mains de l'air de la plus grande amitié.* Songez, madame, que c'est presqu'une mère qui va vous parler pour moi, qu'elle sait que mon sort est entre ses mains, et que son hésitation est assez naturelle.

MADEM. DUVERNE. Si elle est si embarrassée, que ne[1]) vous expliquez-vous vous-même?

JOSEPH, *regardant Julie avec tendresse.* Je ne pourrais le faire qu'avec sa permission.

MADEM. DUVERNE. Quelle délicatesse!

JULIE. Ah! je perds patience à la fin. Mademoiselle, je ne veux pas lui faire de tort; mais il est bon que vous sachiez qu'il pense à devenir valet de chambre de monsieur, et à remplacer notre bon Joachim. Malgré toutes ses cajoleries, je dis qu'il est trop jeune que cela ne convient pas, que les gens d'un âge mûr doivent conserver leurs domestiques, et que les jeunes gens peuvent servir leurs pareils.

JOSEPH, *avec un rire affecté.* Servir leurs pareils! Si je servais mes pareils, je servirais des valets de

1) Warum nicht?

chambre. Prenez donc garde à ce que vous dites, ma bonne Julie.

MADEM. DUVERNE, *à Julie.* La distinction est fort juste.

JOSEPH. Il faut lui pardonner, madame. Quand nous désirons fortement quelque chose, il n'est pas rare que la langue nous tourne tout de travers.[1])

MADEM. DUVERNE. Cela m'arrive continuellement.

JOSEPH. Il est bien glorieux pour elle d'avoir quelque chose de commun avec madame.

MADEM. DUVERNE. Il parle comme un homme du monde. Vous avez des expressions réellement au-dessus de votre état.

JOSEPH. C'est moins extraordinaire pour moi que pour un autre, madame, puisque je n'ai pas d'état.

MADEM. DUVERNE. Mais vous avez reçu une certaine éducation?

JOSEH, *en soupirant.* Ce sont des secrets de famille sur lesquels je demanderai à madame la permission de me taire.

MADEM. DUVERNE. Bien, bien, mon enfant, je devine. Des dérangements de fortune, des malheurs... Enfin il est clair que vous n'êtes pas né.... Le sort est si bizarre! Soyez tranquille. Joachim a bien gagné sa retraite, et tout peut s'arranger. Êtes-vous contente, Julie? Je me charge de cette affaire.

JULIE. Mais, mademoiselle...

JOSEPH, *l'interompant, la serre entre ses bras.* Ma mère, nous ne nous quitterons plus.

MADEM. DUVERNE. On n'a pas le cœur mieux placé.

(Elle sort.)

1) Daß unſere Zunge etwas ganz Anderes (Verkehrtes) ſagt.

Scène XVIII.

JOSEPH, JULIE.

JOSEPH, *riant.* Ah! ah! ah! ah! Qu'en dites-vous, ma mère? Vous voilà forcée de m'adopter; vous ne pouvez plus vous en défendre; et si vous alliez à présent parler contre moi à votre demoiselle, je crois qu'elle vous recevrait fort mal.

JULIE. Aussi n'est-ce pas à elle que je veux m'adresser.

JOSEPH. Je vous vois venir.[1]) C'est auprès de votre maître que vous allez dresser vos batteries. Mais, entre nous, cela est-il donc si pressé? Vous n'êtes pas mon ennemie après tout, et rien ne vous assure que je ne pense pas à m'amender. Donnez-moi du répit. Que diable! ne vous restera-t-il pas toujours la ressource d'étaler vos scrupules quand vous ne pourrez plus faire autrement?

JULIE. Je n'ai pas besoin de conseils pour savoir ce que j'ai à faire. *(Elle sort.)*

Scène XIX.

JOSEPH, *seul. Il ôte l'habit de M. Duverne, et reprend sa livrée.*

Cette bonne Julie serait comme tentée[2]) de faire l'essai de son droit de probité contre moi. Mais elle a beau parler bien haut, jamais elle n'aura le courage de faire du mal par conscience; il faut être plus avancé qu'elle ne l'est pour cela. Et puis elle ne manquera pas de se faire la question que se font tous les honnêtes gens en pareille circonstance: Qu'est-ce que j'y gagnerai?... C'est moi que je ne

1) Ich merke, was Sie vorhaben. 2) Wäre faſt in Verſuchung.

çonçois pas. Me donner tout le mal que je me donne pour une misérable place de valet de chambre... Quand je vois tant de gens... Il faut s'étourdir... C'est ce qu'on peut faire de mieux.

Scène XX.

M. DUVERNE, JOSEPH.

M. DUVERNE. Parlons donc un peu ensemble, mons[1]) Joseph. Comment diantre! d'après ce que vient de me dire ma sœur, il paraît que vous avez l'imagination terriblement active.

JOSEPH, *d'un ton patelin.*[2]) J'ignore ce qu'il aura plu à madame de dire à monsieur: mais quand je suis dans une maison, je n'ai d'imagination que pour tâcher que les maîtres soient bien servis.

M. DUVERNE. Passe pour cela.[3]) Cependant on prétend que vous voulez remplacer mon valet de chambre.

JOSEPH. C'est une idée qui était venue à madame Julie, et à laquelle je ne me serais pas arrêté, si madame votre sœur ne m'y avait pas autorisé.

M. DUVERNE. Savez-vous qu'il y a trente ans que Joachim et moi sommes ensemble?

JOSEPH. Cela fait l'éloge de monsieur aussi bien que de monsieur Joachim; mais ce serait peut-être une raison pour qu'il désirât se reposer.

1) mons, für monsieur. 2) Schmeichelnd. Das Wort ist von der Hauptperson einer alten Komödie hergenommen. Der Advocat Patelin in der Komödie gleichen Namens ist ein Mensch, der es versteht, einem Kaufmann Guillaume ein Stück Tuch zu einem neuen Kleide abzuschmeicheln, indem er die Talente und die Liebenswürdigkeit des Kaufmanns hervorhebt. 3) Das mag sein.

M. DUVERNE. Depuis long-temps il ne fait plus ici que ce qu'il veut, et je crois qu'il aurait grand regret de prendre sa retraite ailleurs.

JOSEPH. Cela étant,[1]) je serais au désespoir que monsieur s'imaginât que je pense à faire ce chagrin à monsieur Joachim. A mon âge, quand on se sent du zèle,[2]) il est tout simple de désirer approcher les maîtres[3]) le plus qu'il est possible, afin de s'en faire remarquer. Un domestique de livrée n'a pas cet avantage. Il peut être long-temps dans une maison avant qu'on se doute de ce qu'il sait faire.

M. DUVERNE. Il n'y a pas ici de domestiques de livrée. Il ne faut pas vous comparer aux valets de pied de Paris. Vous avez une livrée parce que cela plaît à ma sœur; mais vous nous approchez tous les uns autant que les autres; vous nous servez à table; vous allez et venez sans cesse dans la maison aussi bien que Joachim. Si vous êtes un bon sujet, et je le crois puisque Julie répond de vous, vous n'avez qu'à vous imaginer que vous êtes valet de chambre, et demander à ma sœur la permission de vous mettre comme vous voudrez.

JOSEPH. Monsieur, je sais ce que c'est que l'amour-propre des gens anciens, et, si monsieur Joachim me voyait aller sur ses brisées,[4]) cela lui ferait peut-être encore plus de peine que de quitter monsieur. Il m'était venu une idée... Avec la disposition où est monsieur de laisser vieillir à son service toutes les personnes qui l'entourent, il arrivera

1) Da dem ſo iſt. 2) Wenn man fühlt, daß man Eifer hat; wenn man Eifer in ſich fühlt. Bei einigen Verben der Wahrnehmung wird das verbundene Fürwort, als entfernteres Object, im Dativ gebraucht, wo wir im Deutſchen in und an gebrauchen. On leur découvre tous les jours de nouvelles vertus, man entdeckt an ihnen ꝛc. 3) Approcher qn Zutritt zu Einem haben; s'approcher de ſich nähern. 4) In ſein Gehäge gehen.

nécessairement un moment où monsieur sera bien faiblement servi. Pour l'intérieur de la maison, cela serait, pour ainsi dire, sans conséquence; mais monsieur a des fermes, des bois, toute l'exploitation d'une terre considérable, ce qui demande une grande surveillance et beaucoup d'activité....

M. DUVERNE, *à part.* Voyons où il veut en venir.

JOSEPH. J'avais donc pensé qu'il pourrait être utile à monsieur d'avoir auprès de lui un jeune homme sur lequel monsieur se reposerait de tous les détails qui, quoiqu'au-dessous de monsieur, sont cependant trop importants pour être abandonnés aux premiers venus.

M. DUVERNE. Et ce jeune homme, ce serait vous?

JOSEPH. Si cela pouvait être agréable à monsieur.

M. DUVERNE. Vous seriez comme [1]) un second maître?

JOSEPH. Je serais comme un intendant.

M. DUVERNE. Et pour ne déplacer aucun de mes gens, vous prendriez la première place?

JOSEPH. Je ne connais pas encore les propriétés de monsieur; mais je parierais qu'il ne se passe pas de jours où monsieur n'éprouve quelque dommage. Ce sont des bâtiments qui se détériorent; des chemins qui se perdent faute de réparations faites à temps; des prés envahis par les bestiaux du voisinage, des bois que l'on vole de tous côtés; puis des ensemencements faits en mauvaise saison; le pillage des ouvriers employés aux moissons, qui ne rentrent dans vos granges que la moitié des recoltes, pour laisser glaner [2]) le reste à leurs femmes et dà leurs enfants. Et si je ne parle pas à monsieur es autres abus introduits par les domestiques de

1) gleichſam. 2) Aufleſen, Aehren leſen, abräumen.

toute espèce, femme de charge, femme de chambre, jardinier, cocher, gens de cuisine, c'est que je suppose que monsieur les connaît aussi bien que moi.

M. DUVERNE. Empêcheriez-vous tout cela?

JOSEPH. Ce serait le devoir d'un intendant.

M. DUVERNE. Sans contredit. Mais il y a plus d'un intendant qui ne fait pas son devoir. On en a vu, de presque aussi habiles que vous à détailler les abus qui pouvaient se glisser dans l'administration d'une terre, oublier complètement leur science le jour où ils étaient chargés de les réprimer.

JOSEPH. C'était de mauvais intendants.

M. DUVERNE. Ainsi, c'est intendant que vous voudriez être?

JOSEPH. Je ne vois pas en quoi je pourrais être utile autrement à monsieur.

Scène XXI.

M. DUVERNE, MADEMOISELLE DUVERNE, JOSEPH.

M. DUVERNE. Vous rappelez-vous bien notre pari, ma sœur?

MADEM. DUVERNE. Oui, mon frère, je me le rappelle fort bien. Mais je vous répète que Joseph, en demandant à être valet de chambre, ne demande qu'à continuer de faire ce qu'il a fait toute sa vie. Ce n'est donc pas là de l'ambition, ni ce goût de changement continuel dont vous accusez tous les hommes; c'est au contraire un goût de stabilité très-louable, et le vœu de quelqu'un qui sait borner ses désirs.

M. DUVERNE. Mais s'il prétendait à devenir intendant?

MADEM. DUVERNE. Intendant!

M. DUVERNE. Oui, ma sœur intendant.

MADEM. DUVERNE. Intendant! cela n'est pas possible. Juste ciel! un intendant à nous! Après l'exemple de ce fripon de Laurent qui a volé à mon père de quoi[1]) bâtir cette insolente maison que nous voyons tous les jours de l'autre côté de la prairie... J'aimerais mieux quitter cette terre pour toujours.

M. DUVERNE. Ce n'est pourtant qu'à la condition d'en faire un intendant que nous pouvons espérer de conserver monsieur Joseph.

MADEM. DUVERNE. Pauvre jeune homme! Vous n'avez pas de plus cruels ennemis que ceux qui vous ont suggéré cette idée.

JOSEPH. Je n'ai pas eu d'autre conseiller que mon zèle.

MADEM. DUVERNE. Et sous prétexte d'un zèle dont il nous est bien permis de douter, je crois, vous vous êtes imaginé que nous aurions la simplicité de nous mettre sous votre tutelle. Pourquoi donc vous arrêter en si beau chemin? Il fallait tout de suite nous demander la propriété de cette terre.

JOSEPH. Ces choses-là ne se demandent pas.

MADEM. DUVERNE. Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Que savez-vous faire? Nous ne vous connaissons pas. *(A son frère.)* Vous avez une patience que j'admire, mon frère. N'auriez-vous pas dû lui fermer la bouche au premier mot d'intendant? Vous prétendez que je suis faible; je le suis cent fois moins que vous. *(A Joseph.)* Allez, allez, mon garçon; continuez votre chemin, et tâchez de mieux diriger votre zèle une autre fois.

1) Die Mittel.

JOSEPH. J'ose croire que madame ne m'en voudra pas[1]) au point de ne pas m'aider de quelque léger secours.

MADEM. DUVERNE, *sèchement.* Adressez-vous à monsieur; vous me coûtez déjà assez cher.

M. DUVERNE. Quand vous aurez remis votre habit à Joachim, vous viendrez me trouver.

JOSEPH, *à part, en s'en allant.* Maîtres de Paris, maîtres de province, c'est toujours la même chose.

(Il sort.)

Scène XXII.

M. DUVERNE, MADEMOISELLE DUVERNE.

MADEM. DUVERNE. Vous devez croire que vous triomphez, mon frère.

M. DUVERNE. Non, puisque je pariais à coup sûr. Aussi bornerai-je là toute ma victoire, et me contenterai-je de vous avoir corrigée.

MADEM. DUVERNE. En d'autres termes, vous me remettez le prix de la gageure; je l'accepte; et je suis si bien corrigée que je veux l'employer à faire quelques petits essais pour mon compte. Oui, mon frère, vous direz tout ce que vous voudrez, rien ne m'ôtera de la tête qu'avec un esprit juste, des idées élevées, un cœur droit, il est facile d'avoir de la modération.

M. DUVERNE. Jusqu'à ce qu'une occasion vienne vous tenter, et alors on ne s'arrête plus.

1) Mir nicht zürnen wird.

IL FAUT QU'UNE PORTE

SOIT

OUVERTE OU FERMÉE.

PAR

ALFRED DE MUSSET.

Personnages.

LE COMTE.
LA MARQUISE.

La scène est à Paris.

LE COMTE, LA MARQUISE.

(La Marquise, assise sur un canapé, près de la cheminée, fait de la tapisserie. Le Comte entre et salue.)

LE COMTE. Je ne sais pas quand je me guérirai de ma maladresse; mais je suis d'une cruelle étourderie. [1]) Il m'est impossible de prendre sur moi de me rappeler votre jour; [2]) et, toutes les fois que j'ai envie de vous voir, cela ne manque jamais d'être un mardi.

LA MARQUISE. Est-ce que vous avez quelque chose à me dire?

LE COMTE. Non; mais, en le supposant, [3]) je ne le pourrais pas: car c'est un hasard que vous soyez seule, et vous allez avoir d'ici à un quart d'heure une cohue d'amis intimes qui me fera sauver, [4]) je vous en avertis.

LA MARQUISE. Il est vrai que c'est aujourd'hui mon jour, et je ne sais trop pourquoi j'en ai un. C'est une mode qui a pourtant sa raison. Nos mères laissaient leur porte ouverte; la bonne compagnie n'était pas nombreuse, et se bornait, pour chaque cercle, à une fournée [5]) d'ennuyeux qu'on

1) Ich beſitze eine grenzenloſe Unbeſonnenheit (Leichtfertigkeit). 2) Empfangstag, d. h. ein beſtimmter Tag in der Woche, an dem in einem Hauſe Jeder Zutritt hat. 3) Aber, wenn ich es auch vorhätte; geſetzt den Fall, ich wollte es. 4) Se sauver ſich eiligſt entfernen, ſich davon machen (zurückziehen). 5) Anzahl, Schub (eigentlich Ofenvoll).

avalait à la rigueur.[1]) Maintenant, dès qu'on reçoit, on reçoit tout Paris; et tout Paris, au temps où nous sommes, c'est bien réellement Paris tout entier, ville et faubourgs. Quand on est chez soi, on est dans la rue. Il fallait bien trouver un remède; de là vient que chacun a son jour. C'est le seul moyen de se voir le moins possible; et quand on dit: Je suis chez moi le mardi, il est clair que c'est comme si on disait: Le reste du temps, laissez-moi tranquille.

LE COMTE. Je n'en ai que plus de tort[2]) de venir aujourd'hui, puisque vous me permettez de vous voir dans la semaine.

LA MARQUISE. Prenez votre parti et mettez-vous là. Si vous êtes de bonne humeur, vous parlerez; sinon, chauffez-vous. Je ne compte pas sur grand monde aujourd'hui, vous regarderez défiler ma petite lanterne magique. Mais qu'avez-vous donc? vous me semblez...

LE COMTE. Quoi?

LA MARQUISE. Pour ma gloire, je ne veux pas le dire.

LE COMTE. Ma foi, je vous l'avouerai: avant d'entrer ici, je l'étais un peu.

LA MARQUISE. Quoi? je le demande à mon tour.

LE COMTE. Vous fâcherez-vous si je vous le dis?

LA MARQUISE. J'ai un bal ce soir où je veux être jolie: je ne me fâcherai pas de la journée.

LE COMTE. Eh bien, j'étais un peu ennuyé. Je ne sais ce que j'ai;[3]) c'est un mal à la mode, comme vos réceptions.[4]) Je me désole depuis midi; j'ai fait quatre visites sans trouver personne. Je devais

1) Die man im strengsten Sinne des Wortes mit Verdruß hinunterschluckte (d. h. ungern sah). 2) Es ist um so mehr unrecht von mir. 3) Was mir fehlt. 4) Besuchannahmen.

dîner quelque part; je me suis excusé sans raison. Il n'y a pas un spectacle ce soir. Je suis sorti par un temps glacé; je n'ai vu que des nez rouges et des joues violettes. Je ne sais que faire, je suis bête à faire plaisir.[1])

LA MARQUISE. Je vous en offre autant; je m'ennuie à crier. C'est le temps qu'il fait, sans aucun doute.

LE COMTE. Le fait est que le froid est odieux; l'hiver est une maladie. Les badauds[2]) voient le pavé propre, le ciel clair, et, quand un vent bien sec leur coupe les oreilles, ils appellent cela une belle gelée. C'est comme qui dirait[3]) une belle fluxion de poitrine. Bien obligé de ces beautés-là.

LA MARQUISE. Je suis plus que de votre avis. Il me semble que mon ennui me vient[4]) moins de l'air du dehors, tout froid qu'il est, que de celui que les autres respirent. C'est peut-être que nous vieillissons: je commence à avoir trente ans, et je perds le talent de vivre.

LE COMTE. Je n'ai jamais eu ce talent-là, et ce qui m'épouvante, c'est que je le gagne. En prenant des années on devient plat ou fou, et j'ai une peur atroce de mourir comme un sage.

LA MARQUISE. Sonnez pour qu'on mette une bûche au feu: votre idée me gèle.

(On entend le bruit d'une sonnette au dehors.)

LE COMTE. Ce n'est pas la peine: on sonne à la porte, et votre procession arrive.

1) Ich bin bis zum Ausgelachtwerden einfältig. 2) Die Maulaffen, Gaffer. 3) Das ist eine Art. Diese französische Redensart wird von einzelnen Grammatikern als incorrect bezeichnet; sie ist es aber nicht und erklärt sich durch eine Ellipse. 4) Nach il semble mit einem Object steht der Indicativ; steht ein solcher Ausdruck in der verneinenden Form, so steht der Subjonctif, so wie nach il semble allein.

LA MARQUISE. Voyons quelle sera la bannière; et surtout, tâchez de rester.

LE COMTE. Non; décidément je m'en vais.

LA MARQUISE. Où allez-vous?

LE COMTE. Je n'en sais rien. *(Il se lève, salue, et ouvre la porte.)* Adieu, madame, à jeudi soir.

LA MARQUISE. Pourquoi jeudi?

LE COMTE, *debout, tenant le bouton de la porte.* N'est-ce pas votre jour aux Italiens?[1]) J'irai vous faire une petite visite.

LA MARQUISE. Je ne veux pas de vous:[2]) vous êtes trop maussade. D'ailleurs, j'y mène M. Camus.

LE COMTE. M. Camus, votre voisin de campagne?

LA MARQUISE. Oui; il m'a vendu des pommes et du foin avec beaucoup de galanterie, et je veux lui rendre sa politesse.

LE COMTE. C'est bien vous, par exemple.[3]) L'être le plus ennuyeux! on devrait le nourrir de sa marchandise. Et, à propos, savez-vous ce qu'on dit?

LA MARQUISE. Non. Mais on ne vient pas: qui avait donc sonné?

LE COMTE, *regarde par la fenêtre.* Personne; une petite fille, je crois, avec un carton, je ne sais quoi; une blanchisseuse. Elle est là, dans la cour, qui parle à vos gens.

LA MARQUISE. Vous appelez cela je ne sais quoi; vous êtes poli, c'est mon bonnet. Eh bien, qu'est-ce qu'on dit de moi et de M. Camus? Fermez donc cette porte: il vient un vent horrible.

LE COMTE, *fermant la porte.* On dit que vous pensez à vous remarier, que M. Camus est millionnaire, et qu'il vient chez vous bien souvent.

1) Die italieniſche Oper in Paris iſt gemeint. 2) Ich will nichts von Ihnen wiſſen. 3) Potz tauſend!

LA MARQUISE. En vérité? pas plus que cela? Et vous me dites cela au nez tout bonnement?[1])

LE COMTE. Je vous le dis, parce qu'on en parle.

LA MARQUISE. C'est une belle raison. Est-ce que je vous répète tout ce qu'on dit de vous aussi par le monde?

LE COMTE. De moi, madame? Que peut-on dire, s'il vous plaît, qui ne puisse pas se répéter?[2])

LA MARQUISE. Mais vous voyez bien que tout peut se répéter[2]), puisque vous m'apprenez que je suis à la veille[3]) d'être annoncée madame Camus. Ce qu'on dit de vous est au moins aussi grave, car il paraît malheureusement que c'est vrai.

LE COMTE. Et quoi donc? Vous me feriez peur.

LA MARQUISE. Preuve de plus qu'on ne se trompe pas.

LE COMTE. Expliquez-vous, je vous en prie.

LA MARQUISE. Ah! pas du tout: ce sont vos affaires.

LE COMTE, *se rassoit.* Je vous en supplie, marquise; je vous le demande en grâce. Vous êtes la personne du monde dont l'opinion a le plus de prix pour moi.

LA MARQUISE. L'une des personnes, vous voulez dire.

LE COMTE. Non, madame, je dis: la personne; celle dont l'estime, le sentiment, la...

LA MARQUISE. Ah! ciel! vous allez faire une phrase.

LE COMTE. Pas du tout. Si vous ne voyez rien, c'est qu'apparemment vous ne voulez rien voir.

1) Und Sie ſagen mir das geradezu ins Geſicht? 2) Das reflexive Verbum ſteht ſtatt des Paſſivs, wenn eine Thatſache nicht als geſchehen oder vollendet, ſondern als gewöhnlich vorkommend hingeſtellt werden ſoll. 3) La veille heißt „der Vorabend, der Tag vorher"; être à la veille im Begriff ſtehen, nahe daran ſein.

LA MARQUISE. Voir quoi?

LE COMTE. Cela s'entend de reste.

LA MARQUISE. Je n'entends que ce qu'on me dit, et encore pas des deux oreilles.

LE COMTE. Vous riez de tout; mais, sincèrement, serait-il possible que depuis un an, vous voyant presque tous les jours, faite comme vous êtes, avec votre esprit, votre grâce et votre beauté...

LA MARQUISE. Mais, mon Dieu! c'est bien pis qu'une phrase, c'est une déclaration que vous me faites là. Avertissez au moins:[1]) est-ce une déclaration, ou un compliment de bonne année?[2])

LE COMTE. Et si c'était une déclaration?

LA MARQUISE. Oh! c'est que je n'en veux pas ce matin. Je vous ai dit que j'allais au bal, je suis exposée à en entendre ce soir; ma santé ne me permet pas ces choses-là deux fois par jour.

LE COMTE. En vérité, vous êtes décourageante, et je me réjouirai de bon cœur quand vous y serez prise[3]) à votre tour.

LA MARQUISE. Moi aussi, je m'en réjouirai. Je vous jure qu'il y a des instants où je donnerais de grosses sommes pour avoir seulement un petit chagrin. Tenez, j'étais comme cela pendant qu'on me coiffait, pas plus tard que tout à l'heure.[4]) Je poussais des soupirs à me fendre l'âme de désespoir de ne penser à rien.

LE COMTE. Raillez, raillez, vous y viendrez.[5])

LA MARQUISE. C'est bien possible: nous sommes tous mortels. Si je suis raisonnable, à qui la faute?[6]) Je vous assure que je ne me défends pas.

1) Sprechen Sie sich wenigstens darüber aus. 2) Eine Neujahrsgratulation; hier: ein überflüssiges, nichts sagendes Compliment. 3) Wenn Sie Ihrerseits dabei angeführt werden. 4) Erst so eben. 5) Die Reihe wird auch an Sie kommen. 6) Wer ist daran schuld?

LE COMTE. Vous ne voulez pas qu'on vous fasse la cour.

LA MARQUISE. Non. Je suis très-bonne personne; mais, quant à cela, c'est par trop bête.[1]) Dites-moi un peu, vous qui avez le sens commun, qu'est-ce que signifie cette chose-là: faire la cour à une femme?

LE COMTE. Cela signifie que cette femme vous plaît, et qu'on est bien aise de le lui dire.

LA MARQUISE. A la bonne heure; mais cette femme, cela lui plaît-il, à elle, de vous plaire? Vous me trouvez jolie, je suppose, et cela vous amuse de m'en faire part. Eh bien, après? Qu'est-ce que cela prouve? Est-ce une raison pour que je vous aime? J'imagine que, si quelqu'un me plaît, ce n'est pas parce que je suis jolie. Qu'y gagne-t-il, à ses compliments? La belle manière de se faire aimer que de venir se planter devant une femme avec un lorgnon,[2]) de la regarder des pieds à la tête, comme une poupée dans un étalage, et de lui dire bien agréablement: Madame, je vous trouve charmante! Joignez à cela quelques phrases bien fades, un tour de valse et un bouquet, voilà pourtant ce qu'on appelle faire sa cour. Fi donc! comment un homme d'esprit peut-il prendre goût à ces niaiseries-là? Cela me met en colère quand j'y pense.

LE COMTE. Il n'y a pourtant pas de quoi[3]) se fâcher.

LA MARQUISE. Ma foi, si.[4]) Il faut supposer à une femme une tête bien vide et un grand fonds

1) Das iſt zu einfältig, zu dumm. 2) Das iſt eine ſchöne Art von Liebesbewerbung, wenn man ſich mit einer Lorgnette vor eine Frau hinpflanzt. 3) Es iſt dennoch kein Grund vorhanden; de quoi heißt häufig: Mittel, Urſache, Grund. 4) Ja, allerdings!

de sottise, pour se figurer qu'on la charme avec de pareils ingrédients. Croyez-vous que ce soit bien divertissant de passer sa vie au milieu d'un déluge de fadaises, et d'avoir du matin au soir les oreilles pleines de balivernes? [1]) Il me semble, en vérité, que, si j'étais homme et si je voyais une jolie femme, je me dirais: Voilà une pauvre créature qui doit être bien assommée [2]) de compliments; je l'épargnerais, j'aurais pitié d'elle; et, si je voulais essayer de lui plaire, je lui ferais l'honneur de lui parler d'autre chose que de son malheureux visage. Mais non, toujours: „Vous êtes jolie," et puis „Vous êtes jolie," et encore jolie. Eh! mon Dieu, on le sait bien. Voulez-vous que je vous dise? vous autres [3]) hommes à la mode, vous n'êtes que des confiseurs déguisés.

LE COMTE. Eh bien, madame, vous êtes charmante, prenez-le comme vous voudrez. [4]) *(On entend la sonnette,)* On sonne de nouveau; adieu, je me sauve. *(Il se lève, et ouvre la porte.)*

LA MARQUISE. Attendez donc, j'avais à vous dire... je ne sais plus ce que c'était... Ah! passez-vous par hasard du côté de Fossin, dans vos courses?

LE COMTE. Ce ne sera pas par hasard, madame, si je puis vous être bon à quelque chose.

LA MARQUISE. Encore un compliment! Mon Dieu, que vous m'ennuyez! C'est une bague que j'ai cassée; je pourrais bien l'envoyer tout bonnement, [5]) mais c'est qu'il faut que je vous explique. *(Elle ôte sa bague de son doigt.)* Tenez, voyez-vous, c'est le

1) Albernes Zeug, Possen. 2) Gequält (eigentlich todt gemacht, erschlagen). 3) Vous und nous verbindet man nicht ohne weiteres mit dem Substantiv, sondern setzt noch autres hinzu. 4) In dieser Form wird das Futurum für höflicher gehalten als das Präsens. 5) Ohne Umstände.

chaton.[1]) Il y a là une petite pointe, vous voyez bien, n'est-ce pas? Ça s'ouvrait de côté, par là; je l'ai heurté ce matin je ne sais où, le ressort a été forcé.

LE COMTE. Dites donc, marquise, sans indiscrétion, il y avait des cheveux là dedans?

LA MARQUISE. Peut-être bien. Qu'avez-vous à rire?

LE COMTE. Je ne ris pas le moins du monde.[2])

LA MARQUISE. Vous êtes un impertinent; ce sont des cheveux de mon mari. Mais je n'entends personne. Qui avait donc sonné encore?

LE COMTE, *regardant à la fenêtre.* Une autre petite fille, et un autre carton. Encore un bonnet, je suppose. A propos, avec tout cela vous me devez une confidence.

LA MARQUISE. Fermez donc cette porte, vous me glacez.

LE COMTE. Je m'en vais. Mais vous me promettez de me répéter ce qu'on vous a dit de moi, n'est-ce pas, marquise?

LA MARQUISE. Venez ce soir au bal, nous causerons.

LE COMTE. Ah! parbleu oui, causer dans un bal! Joli endroit de conversation, avec accompagnement de trombones[3]) et un tintamarre de verres d'eau sucrée. L'un vous[4]) marche sur le pied, l'autre vous pousse le coude, pendant qu'un laquais tout poissé[5]) vous fourre une glace dans votre poche. Je vous demande un peu si c'est là...

1) Gehäuse, Kasten; die Fassung um einen Stein an einem Ringe. 2) Ich lache nicht im geringsten, ganz und gar nicht. 3) Posaune. 4) Einen (Object von on). 5) Ganz schmierig, schmutzig.

LA MARQUISE. Voulez-vous rester ou sortir? Je vous répète que vous m'enrhumez. Puisque personne ne vient, qu'est-ce qui vous chasse?

LE COMTE, *ferme la porte et revient se rasseoir.* C'est que je me sens, malgré moi, de si mauvaise humeur, que je crains vraiment de vous excéder.[1]) Il faut décidément que je cesse de venir chez vous.

LA MARQUISE. C'est honnête; et à propos de quoi?

LE COMTE. Je ne sais pas, mais je vous ennuie, vous me le disiez vous-même tout à l'heure, et je le sens bien; c'est très-naturel. C'est ce malheureux logement que j'ai là en face; je ne peux pas sortir sans regarder vos fenêtres, et j'entre ici machinalement sans réfléchir à ce que j'y viens faire.

LA MARQUISE. Si je vous ai dit que vous m'ennuyez ce matin, c'est que ce n'est pas une habitude. Sérieusement, vous me feriez de la peine; j'ai beaucoup de plaisir à vous voir.

LE COMTE. Vous? Pas du tout. Savez-vous ce que je vais faire? Je vais retourner en Italie.

LA MARQUISE. Ah! qu'est-ce que dira mademoiselle?...

LE COMTE. Quelle demoiselle, s'il vous plaît?

LA MARQUISE. Mademoiselle je ne sais qui, mademoiselle votre protégée. Est-ce que je sais le nom de vos danseuses?

LE COMTE. Ah! c'est donc là ce beau propos qu'on vous a tenu sur mon compte?

LA MARQUISE. Précisément. Est-ce que vous niez?

LE COMTE. C'est un conte à dormir debout.

LA MARQUISE. Il est fâcheux qu'on vous ait vu très-distinctement au spectacle avec un certain

1) belästigen.

chapeau rose, à fleurs comme il n'en fleurit qu'à l'Opéra. Vous êtes dans les chœurs,[1]) mon voisin; cela est connu de tout le monde.

LE COMTE. Comme votre mariage avec M. Camus.

LA MARQUISE. Vous y revenez? Eh bien, pourquoi pas? M. Camus est un fort honnête homme; il est plusieurs fois millionnaire; son âge, bien qu'assez respectable, est juste à point pour un mari. Je suis veuve, et il est garçon; il est très-bien[2]) quand il a des gants.

LE COMTE. Et un bonnet de nuit: cela doit lui aller.[3])

LA MARQUISE. Voulez-vous bien vous taire, s'il vous plaît? Est-ce qu'on parle de choses pareilles?

LE COMTE. Dame! à quelqu'un qui peut les voir.

LA MARQUISE. Ce sont apparemment ces demoiselles qui vous apprennent ces jolies façons-là.

LE COMTE, *se lève et prend son chapeau.* Tenez, marquise, je vous dis adieu. Vous me feriez dire quelque sottise.

LA MARQUISE. Quel excès de délicatesse!

LE COMTE. Non; mais, en vérité, vous êtes trop cruelle. C'est bien assez de défendre qu'on vous aime, sans m'accuser d'aimer ailleurs.

LA MARQUISE. De mieux en mieux.[4]) Quel ton tragique! Moi, je vous ai défendu de m'aimer?

LE COMTE. Certainement; de vous en parler, du moins.

LA MARQUISE. Eh bien, je vous le permets; voyons votre éloquence.

1) Sie geben ſich mit dem Chorperſonal ab. 2) Er ſieht recht gut aus. 3) Das muß ihm gut ſtehn. Man merke ſich noch: Cette plume va (ſchreibt) bien. Il y va de sa vie, de ses jours, ſein Leben iſt in Gefahr, es handelt ſich um ſein Leben. Aller aux voix abſtimmen; aller à cheval reiten; aller en voiture fahren. 4) Das wird immer beſſer!

LE COMTE. Si vous le disiez sérieusement...

LA MARQUISE. Que vous importe? pourvu que je le dise.

LE COMTE. C'est que, tout en riant, il pourrait bien y avoir quelqu'un ici qui courût des risques.

LA MARQUISE. Oh! oh! de grands périls, monsieur?

LE COMTE. Peut-être, madame; mais, par malheur, le danger ne serait que pour moi.

LA MARQUISE. Quand on a peur, on ne fait pas le brave. Eh bien, voyons. Vous ne dites rien? Vous me menacez, je m'expose, et vous ne bougez pas?[1]) Je m'attendais à vous voir au moins vous précipiter à mes pieds comme Rodrigue ou M. Camus lui-même. Il y serait déjà, à votre place.

LE COMTE. Cela vous divertit donc beaucoup de vous moquer du pauvre monde?

LA MARQUISE. Et vous, cela vous surprend donc bien de ce qu'on ose vous braver en face.

LE COMTE. Prenez garde: si vous êtes brave, j'ai été hussard moi, madame, je suis bien aise de vous le dire, et il n'y a pas encore si longtemps.

LA MARQUISE. Vraiment! Eh bien, à la bonne heure: une déclaration de hussard, cela doit être curieux; je n'ai jamais vu cela de ma vie. Voulez-vous que j'appelle ma femme de chambre? Je suppose qu'elle saura vous répondre. Vous me donnerez une représentation.

(On entend la sonnette.)

LE COMTE. Encore cette sonnerie! Adieu donc, marquise. Je ne vous en tiens pas quitte, au moins.

(Il ouvre la porte.)

LA MARQUISE. A ce soir, toujours, n'est-ce pas? Mais qu'est-ce donc que ce bruit que j'entends?

1) Sie rühren ſich nicht.

LE COMTE, *regarde à la fénetre.* C'est le temps qui vient de changer. Il pleut et il grêle à faire plaisir. On vous apporte un troisième bonnet, et je crains bien qu'il n'y ait un rhume dedans.

LA MARQUISE. Mais ce tapage-là, est-ce que c'est le tonnerre? en plein mois de janvier! Et les almanachs?[1])

LE COMTE. Non; c'est seulement un ouragan, une espèce de trombe[2]) qui passe.

LA MARQUISE. C'est effrayant. Mais fermez donc la porte; vous ne pouvez pas sortir de ce temps-là. Qu'est-ce qui peut produire une chose pareille?

LE COMTE, *ferme la porte.* Madame, c'est la colère céleste qui châtie les carreaux de vitre, les parapluies, les mollets[3]) des dames et les tuyaux de cheminée.[4])

LA MARQUISE. Et mes chevaux qui sont sortis!

LE COMTE. Il n'y a pas de danger pour eux, s'il ne leur tombe rien sur la tête.

LA MARQUISE. Plaisantez donc à votre tour! Je suis très-propre, moi, monsieur; je n'aime pas à crotter[5]) mes chevaux. C'est inconcevable: tout à l'heure il faisait le plus beau ciel du monde.

LE COMTE. Vous pouvez bien compter, par exemple, qu'avec cette grêle vous n'aurez personne. Voilà un jour de moins parmi vos jours.

LA MARQUISE. Non pas, puisque vous êtes venu. Posez donc votre chapeau, qui m'impatiente.

LE COMTE. Un compliment, madame! Prenez garde: vous qui faites profession de les haïr, on pourrait prendre les vôtres pour la vérité.

1) Die Kalender, die auch in der Regel die Wetterprophezeihungen enthalten. Hier etwa: Was werden die Kalender dazu sagen? 2) Wettersäule, Wetterschauer, Wirbelwind. 3) Fransen, auch: Waden. 4) Die Schornsteine. 5) Schmutzig machen.

LA MARQUISE. Mais je vous le dis, et c'est très-vrai, vous me faites grand plaisir en venant me voir.

LE COMTE, *se rassoit près de la marquise.* Alors laissez-moi vous aimer.

LA MARQUISE. Mais je vous le dis aussi, je le veux bien; cela ne me fâche pas le moins du monde.

LE COMTE. Alors laissez-moi vous en parler.

LA MARQUISE. A la hussarde,[1]) n'est-il pas vrai?

LE COMTE. Non, madame; soyez convaincue qu'à défaut de cœur j'ai assez de bon sens pour vous respecter; mais il me semble qu'on a bien le droit, sans offenser une personne qu'on respecte...

LA MARQUISE. D'attendre que[2]) la pluie soit passée, n'est-ce pas? Vous êtes entré ici tout à l'heure sans savoir pourquoi, vous l'avez dit vous-même; vous étiez ennuyé, vous ne saviez que faire, vous pouviez même passer pour assez grognon. Si vous aviez trouvé ici trois personnes, les premières venues, là au coin de ce feu, vous parleriez, à l'heure qu'il est, littérature ou chemins de fer,[3]) après quoi vous iriez dîner. C'est donc parce que je me suis trouvée seule que vous vous croyez tout à coup obligé, oui, obligé, pour votre honneur, de me faire cette même cour, cette éternelle, insupportable cour, qui est une chose si inutile, si ridicule, si rebattue.[4]) Mais qu'est-ce que je vous ai donc fait? Qu'il arrive ici une visite,[5]) vous allez peut-être avoir de l'esprit; mais je suis seule, vous voilà plus banal qu'un vieux couplet de vaudeville; et vite, vous abordez votre thème; et, si je voulais vous

1) Auf Huſſarenart. 2) Warten bis heißt: Attendre que ſtatt jusqu'à ce que. 3) Man ſagt parler musique, p. littérature ꝛc. von Muſik, von der Literatur ſprechen. 4) abgedroſchen, abgenutzt. 5) Wenn etwa ein Beſuch hierherkommt.

écouter, vous m'exhiberiez une déclaration, vous me réciteriez votre amour. Savez-vous de quoi les hommes ont l'air en pareil cas? De ces pauvres auteurs sifflés qui ont toujours un manuscrit dans leur poche, quelque tragédie inédite et injouable, et qui vous tirent cela pour vous en assommer dès que vous êtes seul un quart d'heure avec eux.

LE COMTE. Ainsi, vous me dites que je ne vous déplais pas, je vous réponds que je vous aime, et puis c'est tout, à votre avis?

LA MARQUISE. Vous ne m'aimez pas plus que le Grand Turc.[1])

LE COMTE. Oh! par exemple, c'est trop fort. Écoutez-moi un seul instant; et si vous ne me croyez pas sincère...

LA MARQUISE. Non, non, et non! Mon Dieu! croyez-vous que je ne sache[2]) pas ce que vous pourriez me dire? J'ai très-bonne opinion de vos études; mais, parce que vous avez de l'éducation, pensez-vous que je n'aie rien lu? Tenez, je connaissais un homme d'esprit qui avait acheté, je ne sais où, une collection de cinquante lettres, assez bien faites, très-proprement écrites; des lettres d'amour, bien entendu. Ces cinquante lettres étaient graduées de façon à composer une sorte de petit roman où toutes les situations étaient prévues. Il y en avait pour les déclarations, pour les dépits, pour les espérances, pour les moments d'hypocrisie où l'on se rebat sur l'amitié,[3]) pour les brouilles,[4]) pour les désespoirs, pour les instants de jalousie, pour la mauvaise humeur, même pour les jours de pluie, comme aujourd'hui. J'ai lu ces lettres.

1) der Sultan, der türkiſche Kaiſer. 2) Warum der Subjonctif? 3) Wo man blos Freundſchaft verlangt, ſich auf die Freundſchaft beſchränkt. 4) Streitigkeiten.

L'auteur prétendait, dans une sorte de préface, en avoir fait usage pour lui-même, et n'avoir jamais trouvé une femme qui résistât plus tard que le trente-troisième numéro. Eh bien, j'ai résisté, moi, à toute la collection; je vous demande si j'ai de la littérature, et si vous pourriez vous flatter de m'apprendre quelque chose de nouveau.

LE COMTE. Vous êtes bien blasée, marquise.

LA MARQUISE. Des injures? J'aime mieux cela; c'est moins fade que vos sucreries.

LE COMTE. Oui, en vérité, vous êtes bien blasée.

LA MARQUISE. Vous le croyez? Eh bien, pas du tout.

LE COMTE. Comme une vieille Anglaise, mère de quatorze enfants.

LA MARQUISE. Comme la plume qui danse sur mon chapeau. Vous vous figurez donc que c'est une science bien profonde que de vous savoir tous par cœur?[1]) Mais il n'y a pas besoin d'étudier pour apprendre; il n'y a qu'à vous laisser faire. Réfléchissez; c'est un calcul bien simple. Les hommes assez braves pour respecter nos pauvres oreilles, et pour ne pas tomber dans la sucrerie, sont extrêmement rares. D'un autre côté, il n'est pas contestable que, dans ces tristes instants où vous tâchez de mentir pour essayer de plaire, vous vous ressemblez tous comme des capucins de cartes.[2]) Heureusement pour nous, la justice du ciel n'a pas mis à votre disposition un vocabulaire très-varié. Vous n'avez tous, comme on dit, qu'une chanson, en sorte que le seul fait d'entendre les mêmes phrases, la seule répétition des mêmes mots, des

1) auswendig. 2) Capuzinerkarten; Karten, welche die Kinder der Länge nach biegen, damit sie stehen und die sie so umbiegen, daß sie wie Capuziner aussehn.

mêmes gestes apprêtés, des mêmes regards tendres, le spectacle seul de ces figures diverses qui peuvent être plus ou moins bien par elles-mêmes, mais qui prennent toutes, dans ces moments funestes, la même physionomie humblement conquérante, cela nous sauve par l'envie de rire, ou du moins par le simple ennui. Si j'avais une fille, et si je voulais la préserver de ces entreprises qu'on appelle dangereuses, je me garderais bien de lui défendre d'écouter les pastorales de ses valseurs. Je lui dirais seulement: „N'en écoute pas un seul, écoute-les tous; ne ferme pas le livre et ne marque pas la page; laisse-le ouvert, laisse ces messieurs te raconter leurs petites drôleries. Si, par malheur, il y en a un qui te plaît, ne t'en défends pas, attends seulement; il en viendra un autre tout pareil qui te dégoûtera de tous les deux. Tu as quinze ans, je suppose; eh bien, mon enfant, cela ira ainsi jusqu'à trente, et ce sera toujours la même chose.“ Voilà mon histoire et ma science; appelez-vous cela être blasée?

LE COMTE. Horriblement, si ce que vous dites est vrai, et cela semble si peu naturel que le doute pourrait être permis.

LA MARQUISE. Qu'est-ce que cela me fait que vous me croyiez ou non?[1])

LE COMTE. Encore mieux. Est-ce bien possible? Quoi! à votre âge, vous méprisez l'amour? Les paroles d'un homme qui vous aime vous font l'effet d'un méchant roman? Ses regards, ses gestes, ses sentiments vous semblent une comédie? Vous vous piquez[2]) de dire vrai, et vous ne voyez que mensonge dans les autres? Mais d'où revenez-vous

1) Was liegt mir daran, ob Sie es mir glauben, oder nicht?
2) Sie thun ſich etwas darauf zu gute.

donc, marquise? Qui est-ce qui vous a donné ces maximes-là?

LA MARQUISE. Je reviens de loin, mon voisin.

LE COMTE. Oui, de nourrice. Les femmes s'imaginent qu'elles savent toute chose au monde; elles ne savent rien du tout. Je vous le demande à vous-même, quelle expérience pouvez-vous avoir? Celle de ce voyageur qui, à l'auberge, avait vu une servante rousse, et qui écrivait sur son journal: Les femmes sont rousses dans ce pays-ci.

LA MARQUISE. Je vous avais prié de mettre une bûche au feu.

LE COMTE, *mettant la bûche.* Être prude, cela se conçoit; dire non, se boucher les oreilles, haïr l'amour, cela se peut; mais le nier, quelle plaisanterie! Vous découragez un pauvre diable en lui disant: Je sais ce que vous allez me dire. Mais n'est-il pas en droit de vous répondre: Oui, madame, vous le savez peut-être; et moi aussi, je sais ce qu'on dit quand on aime, mais je l'oublie en vous parlant? Rien n'est nouveau sous le soleil; mais je dis à mon tour: Qu'est-ce que cela prouve?

LA MARQUISE. A la bonne heure, au moins! vous parlez très-bien; à peu de chose près,[1]) c'est comme un livre.

LE COMTE. Oui, je parle, et je vous assure que, si vous êtes telle qu'il vous plaît de le paraître, je vous plains très-sincèrement.

LA MARQUISE. A votre aise; faites comme chez vous.

LE COMTE. Il n'y a rien là qui puisse vous blesser. Si vous avez le droit de nous attaquer, n'avons-nous pas raison de nous défendre? Quand vous nous

1) Es fehlt nicht viel daran.

comparez à des auteurs sifflés, quel reproche croyez-vous nous faire? Eh! mon Dieu, si l'amour est une comédie...

LA MARQUISE. Le feu ne va pas: la bûche est de travers.[1])

LE COMTE, *arrangeant le feu.* Si l'amour est une comédie, cette comédie, vieille comme le monde, sifflée ou non, est, au bout du compte, ce qu'on a encore trouvé de moins mauvais. Les rôles sont rebattus, j'y consens; mais, si la pièce ne valait rien, tout l'univers ne la saurait pas par cœur; et je me trompe en disant qu'elle est vieille. Est-ce être vieux que d'être immortel?

LA MARQUISE. Monsieur, voilà de la poésie.

LE COMTE. Non, madame; mais ces fadaises, ces balivernes qui vous ennuient, ces compliments, ces déclarations, tout ce radotage,[2]) sont de très-bonnes anciennes choses, convenues, si vous voulez, fatigantes, ridicules parfois, mais qui en accompagnent une autre, laquelle est toujours jeune.

LA MARQUISE. Vous vous embrouillez; qu'est-ce qui est toujours vieux, et qu'est-ce qui est toujours jeune?

LE COMTE. L'amour.

LA MARQUISE. Monsieur, voilà de l'éloquence.

LE COMTE. Non, madame; je veux dire ceci: que l'amour est immortellement jeune, et que les façons de l'exprimer sont et demeureront éternellement vieilles. Les formes usées, les redites, ces lambeaux de romans qui vous sortent du cœur on ne sait pas pourquoi, tout cet entourage, tout cet attirail, c'est un cortége de vieux chambellans, de vieux diplo-

1) Das Stück Holz liegt verkehrt. 2) All dies alberne Geschwätz, diese Faselei.

mates, de vieux ministres, c'est le caquet[1]) de l'antichambre d'un roi; tout cela passe, mais ce roi-là ne meurt pas; l'amour est mort, vive l'amour![2])

LA MARQUISE. L'amour?

LE COMTE. L'amour. Et quand même on ne ferait que s'imaginer...

LA MARQUISE. Donnez-moi l'écran[3]) qui est là.

LE COMTE. Celui-là?

LA MARQUISE. Non, celui de taffetas; voilà votre feu qui m'aveugle.

LE COMTE, *donnant l'écran à la marquise.* Quand même on ne ferait que s'imaginer qu'on aime, est-ce que ce n'est pas une chose charmante?

LA MARQUISE. Mais, je vous dis, c'est toujours la même chose.

LE COMTE. Et toujours nouveau, comme dit la chanson. Que voulez-vous donc qu'on invente? Il faut apparemment qu'on vous aime en hébreu. Cette Vénus qui est là sur votre pendule, c'est aussi toujours la même chose; en est-elle moins belle, s'il vous plaît? Si vous ressemblez à votre grand'mère, est-ce que vous en êtes moins jolie?

LA MARQUISE. Bon, voilà le refrain: jolie. Donnez-moi le coussin qui est près de vous.

LE COMTE, *prenant le coussin et le tenant à la main.* Cette Vénus est faite pour être belle, pour être aimée et admirée, cela ne l'ennuie pas du tout. Si le beau corps trouvé à Milo[4]) a jamais eu un modèle vivant, assurément cette grande gaillarde[5])

1) Geschwätz, Klatscherei. 2) Eine Nachahmung des Ausrufs, der im Palaste der französischen Könige beim Tode eines Königs gehört wurde! Le roi est mort, vive le roi! 3) Ofenschirm. 4) Die Venus von Milo steht im Louvre-Museum in Paris. 5) Diese lose Person.

a eu plus d'amoureux qu'il ne lui en fallait, et elle s'est laissé aimer comme une autre, comme sa cousine Astarté,[1]) comme Aspasie[2]) et Manon Lescaut.

LA MARQUISE. Monsieur, voilà de la mythologie.

LE COMTE, *tenant toujours le coussin.* Non, madame; mais je ne puis dire combien cette indifférence à la mode, cette froideur qui raille et dédaigne, cet air d'expérience qui réduit tout à rien, me font peine à voir à une jeune femme. Vous n'êtes pas la première chez qui je les rencontre: c'est une maladie qui court les salons; on se détourne, on bâille, comme vous en ce moment, on dit qu'on ne veut pas entendre parler d'amour. Alors, pourquoi mettez-vous de la dentelle? Qu'est-ce que ce pompon-là[3]) fait sur votre tête?

LA MARQUISE. Et qu'est-ce que ce coussin fait dans votre main? Je vous l'ai demandé pour le mettre sous mes pieds.

LE COMTE. Eh bien, l'y voilà, et moi aussi; et je vous ferai une déclaration, bon gré, mal gré, vieille comme les rues et bête comme une oie; car je suis furieux contre vous. *(Il pose le coussin à terre devant la marquise, et se met à genoux dessus.)*

LA MARQUISE. Voulez-vous me faire la grâce de vous ôter de là, s'il vous plaît?

LE COMTE. Non; il faut d'abord que vous m'écoutiez.

LA MARQUISE. Vous ne voulez pas vous lever?

1) Eine Gottheit der Phönizier und Syrer, die Venus Urania der Griechen. 2) Aſpaſia war die Gattin des Pericles. 3) Putz, Zierrath.

LE COMTE. Non, non, et non! comme vous le disiez tout à l'heure, à moins que vous ne consentiez à m'entendre.

LA MARQUISE. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Elle se lève.)

LE COMTE, *toujours à genoux.* Marquise, au nom du ciel! cela est trop cruel. Vous me rendrez fou, vous me désespérez.

LA MARQUISE. Cela vous passera au *Café de Paris.*[1])

LE COMTE, *de même.* Non, sur l'honneur, je parle du fond de l'âme. Je conviendrai, tant que vous voudrez, que j'étais entré ici sans dessein; je ne comptais que vous voir en passant: témoin cette porte que j'ai ouverte trois fois pour m'en aller. La conversation que nous venons d'avoir, vos railleries, votre froideur même, m'ont entraîné plus loin que je ne le devais peut-être; mais ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, c'est du premier jour où je vous ai vue, que je vous aime, que je vous adore; je n'exagère pas en m'exprimant ainsi; oui, depuis plus d'un an, je vous adore, je ne songe...

LA MARQUISE. Adieu.

(La marquise sort et laisse la porte ouverte.)

LE COMTE, *demeuré seul, reste un moment encore à genoux, puis il se lève et dit:* C'est la vérité que cette porte est glaciale.

(Il va pour sortir, et voit la marquise.)

LE COMTE. Ah! marquise, vous vous moquez de moi.

LA MARQUISE, *appuyée sur la porte entr'ouverte.* Vous voilà debout?

LE COMTE. Oui, et je m'en vais pour ne plus jamais vous revoir.

1) Das wird Ihnen im Café de Paris vergehn.

LA MARQUISE. Venez ce soir au bal, je vous garde une valse.

LE COMTE. Jamais, jamais je ne vous reverrai; je suis au désespoir, je suis perdu.

LA MARQUISE. Qu'avez-vous?[1])

LE COMTE. Je suis perdu, je vous aime comme un enfant. Je vous jure sur ce qu'il y a de plus sacré au monde...

LA MARQUISE. Adieu. *(Elle veut sortir.)*

LE COMTE. C'est moi qui sors, madame; restez, je vous en supplie. Ah! je sens combien je vais souffrir!

LA MARQUISE, *d'un ton sérieux.* Mais enfin, monsieur, qu'est-ce que vous me voulez?

LE COMTE. Mais, madame, je veux... je désirerais...

LA MARQUISE. Quoi? car enfin vous m'impatientez. Vous imaginez-vous que je vais être votre maîtresse, et hériter de vos chapeaux roses? Je vous préviens qu'une pareille idée fait plus que me déplaire, elle me révolte.

LE COMTE. Vous, marquise! grand Dieu! s'il était possible, ce serait ma vie entière que je mettrais à vos pieds; ce serait mon nom, mes biens, mon honneur même que je voudrais vous confier. Moi, vous confondre un seul instant, je ne dis pas seulement avec ces créatures dont vous ne parlez que pour me chagriner, mais avec aucune femme au monde! L'avez-vous bien pu supposer? me croyez-vous si dépourvu de sens? mon étourderie ou ma déraison a-t-elle donc été si loin, que de vous faire douter de mon respect? Vous qui me disiez tantôt que vous aviez quelque plaisir à me voir, peut-être quelque amitié pour moi (n'est-il pas vrai,

1) Was fehlt Ihnen?

marquise?), pouvez-vous penser qu'un homme ainsi distingué par vous, que vous avez pu trouver digne d'une si précieuse, d'une si douce indulgence, ne saurait pas ce que vous valez? Suis-je donc aveugle ou insensé? Vous, ma maîtresse! non pas, mais ma femme!

LA MARQUISE. Ah! — Eh bien, si vous m'aviez dit cela en arrivant, nous ne nous serions pas disputés.[1]) — Ainsi, vous voulez m'épouser?

LE COMTE. Mais certainement, j'en meurs d'envie, je n'ai jamais osé vous le dire, mais je ne pense pas à autre chose depuis un an; je donnerais mon sang pour qu'il me fût permis d'avoir la plus légère espérance...

LA MARQUISE. Attendez donc, vous êtes plus riche que moi.

LE COMTE. Oh! mon Dieu, je ne crois pas, et qu'est-ce que cela vous fait? Je vous en supplie, ne parlons pas de ces choses-là! Votre sourire, en ce moment, me fait frémir d'espoir et de crainte. Un mot, par grâce! ma vie est dans vos mains.

LA MARQUISE. Je vais vous dire deux proverbes: le premier, c'est qu'il n'y a rien de tel que de s'entendre. Par conséquent, nous causerons de ceci.

LE COMTE. Ce que j'ai osé vous dire ne vous déplaît donc pas?

LA MARQUISE. Mais non. Voici mon second proverbe: c'est qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Or, voilà trois quarts d'heure que celle-ci, grâce à vous, n'est ni l'un ni l'autre, et cette chambre est parfaitement gelée. Par conséquent aussi, vous allez me donner le bras pour aller dîner chez ma mère. Après cela, vous irez chez Fossin.

1) Das Part. passé iſt hier verändert, weil se der Accuſativ iſt; in se disputer qc iſt se der Dativ.

LE COMTE. Chez Fossin, madame? pourquoi faire?

LA MARQUISE. Ma bague.

LE COMTE. Ah! c'est vrai, je n'y pensais plus. Eh bien, votre bague, marquise?

LA MARQUISE. Marquise, dites-vous? Eh bien, à ma bague, il y a justement sur le chaton une petite couronne de marquise; et comme cela peut servir de cachet... Dites donc, comte, qu'en pensez-vous? il faudra peut-être ôter les fleurons?[1]) Allons, je vais mettre un chapeau.

LE COMTE. Vous me comblez de joie; comment vous exprimer...

LA MARQUISE. Mais fermez donc cette malheureuse porte! cette chambre ne sera plus habitable.

(Le comte ferme la porte.)

1) Kronen.

Staatliche Bibliothek Bamberg

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

/ Schütz, C. / Leclercq, Michel Théodore,

Trois proverbes dramatiques

Bielefeld 1869
Bamberg, Staatsbibliothek -- AGB F 59(169/174#6
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11419572-4